PQ
1977
D45M3

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01721859 5

LF
DA5.16m

LE MARIAGE SECRET,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS;

Représentée à Fontainebleau devant leurs Majestés, le Vendredi 4 Novembre 1785 ; &, pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 10 Mars 1786.

. . . . . Ne songez qu'au plaisir.
Madame DE VOLMARE, *dernier Vers du Ier. Acte.*

Prix 30 sols.

Jean Louis Brousse - Desmarets
+ A 2

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXVI.

428594
18.10.44

PQ
1977
D45M3

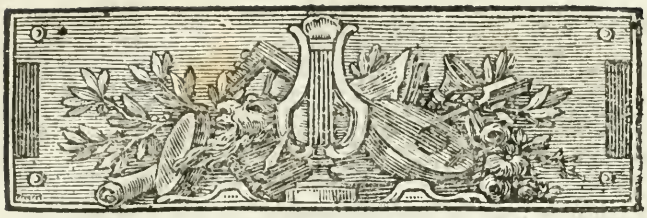
A MA MERE.

Du Public indulgent l'éloge & le ſuffrage
Par-delà mon eſpoir ont comblé mes ſouhaits.
Mon amour-propre du ſuccès
A bien goûté tout l'avantage ;
Mais la gloire a laiſſé des deſirs à mon cœur.
O vous, à qui toujours il a dû le bonheur,
Ma Mère, pour que cet Ouvrage
Aux plaiſirs de l'eſprit joigne un prix plus flatteur,
Daignez en recevoir l'hommage.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DE BESSONCOUR,	*M. des Eſſarts.*
PERMAVILLE,	*M. Florence.*
MERVAL,	*M. Molé.*
Le Chevalier DISTELLE,	*M. Fleury.*
WILLIAMS, Jocquey,	*M. Dazincour.*
ÉMILIE,	*Mlle. Olivier.*
Madame DE VOLMARE,	*Mlle. Contat.*

La Scène eſt dans le Château de M. de Beſſoncour.

Pour la facilité de ceux qui voudraient s'amuſer de la repréſentation de cette Pièce, on a ſuivi un uſage établi dans les Pièces récemment imprimées. Dans le titre de chaque Scène, les Acteurs ſont placés comme ils doivent l'être, en obſervant que le premier nommé eſt toujours le premier du côté de la Reine, c'eſt-à-dire à la gauche du Spectateur, & les autres ainſi de ſuite.



LE

MARIAGE SECRET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Sallon, où répondent pluſieurs Appartements.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, Madame DE VOLMARE.

Madame DE VOLMARE.

PEUT-ON, comme un enfant, ſe dépiter ainſi?

EMILIE.

Eh bien, oui, laiſſez-moi.

Madame DE VOLMARE.

Vous me boudez auſſi?

EMILIE.

J'ai beſoin d'être ſeule.

Madame DE VOLMARE.

Eh, non, mon Emilie,
Vous avez beſoin d'être avec moi.

EMILIE.

Je vous prie...

Madame DE VOLMARE.

Soyez heureuſe & calme, & je vous obéis.
Le bonheur aiſément peut ſe paſſer d'amis ;
Mais un profond chagrin trouble en ſecret votre ame :
Ce moment m'appartient, & mon cœur le reclame.

EMILIE.

Toujours la même.

Madame DE VOLMARE.

Oh ! oui, toujours ; vous aimant bien.
Mais quittez cet air ſombre & ce triſte maintien.
Trouve-t-on dans ſes pleurs un remède à ſes peines ?
Les vôtres aujourd'hui ſont d'ailleurs...

EMILIE.

Très-certaines

Madame DE VOLMARE.

Et très-promptes ſur-tout. Le plaiſir, ce matin,
Répandait ſon éclat ſur votre front ſerein ;
Prêtant à vos diſcours un charme plus aimable,
La gaîté vous conduit, & vous anime à table.
Enchanté du bonheur qu'il croit fixé chez lui,
Notre oncle, de la Ville exagérant l'ennui,

Veut prendre, cet hiver, ſon château pour aſyle;
L'officieux Merval & l'adroit Permaville,
De ſes moindres deſirs louangeurs aguéris,
A ce nouveau projet répondent à grands cris.
Vous gardez le ſilence, & ſur votre viſage
De dégrés en dégrés ſe répand un nuage.

EMILIE.

Vous l'avez vu, cruelle!

Madame DE VOLMARE.

Et j'ai ſervi vos vœux.

EMILIE.

En louant ce projet cent fois encor plus qu'eux;
C'eſt fort bien.

Madame DE VOLMARE.

C'eſt le mieux dans la place où nous ſommes;
Ce ſont de grands enfants que la plupart des hommes.
Obſtiné s'il combat, dégoûté s'il obtient,
Ma chère, qui peut tout, ne veut bientôt plus rien.
Mais, parlons vrai; ſenſible, & dans l'âge où vous êtes,
Paris n'entre pour rien dans vos douleurs ſecrettes.
On ne me trompe pas: l'ennui rend ſérieux;
Les pleurs viennent du cœur, & j'en vois dans vos yeux.

EMILIE, *troublée.*

Moi! point.

Madame DE VOLMARE.

De les cacher, allons, ſoyez moins vaine;
Offenſez l'amitié, redoublez votre peine.
Beau calcul! pour nous deux faites-en un moins faux.
Mettez, à m'avouer la cauſe de vos maux,

Le courage qu'ici vous mettez à les feindre ;
L'effort ſera plus doux, & l'effet moins à craindre.
Contre votre chagrin alors nous ſerons deux,
Et, ſouffrant beaucoup moins, nous agirons bien mieux.

EMILIE.

Non, non ; c'eſt ſans eſpoir.

Madame DE VOLMARE.

Propos de la triſteſſe ;
Elle eſt comme la peur, elle accroît la faibleſſe.
Parions qu'un ſeul mot, dans votre ſort affreux,
De ce triſte deſtin fait un état heureux.

EMILIE.

Mais, oui.

Madame DE VOLMARE.

Je vous entends : au ſein de cette ville,
Dont notre oncle aujourd'hui pour l'hiver nous exile,
Eſt un homme ſenſible, aimable, doux, charmant ;
Enfin, ce qu'en un mot, on appelle un amant.....
Vous détournez les yeux ! N'eſt-ce pas, je devine ?

EMILIE.

A peu près.

Madame DE VOLMARE.

En quoi donc me trompai-je, couſine ?

EMILIE.

Ce n'eſt pas un amant.

Madame DE VOLMARE.

Eh ! quoi ?

EMILIE.

C'eſt un mari.

Madame DE VOLMARE.

C'étoit un peu trop fort à deviner auſſi.
Comment ! ſans nul aveu, ſans le dire à perſonne !

EMILIE.

Mon ſilence avec vous, vous bleſſe & vous étonne....

Madame DE VOLMARE.

Parlons de vos tourments ; vos torts viendront après.

EMILIE.

De mon premier mari les déſordres ſecrets
De mon oncle jadis excitèrent la haine,
Liée à ſon deſtin j'en partageai la peine ;
Et bientôt l'infortune où me plongea ſa mort,
Au loin, dans un Couvent, fixa long-temps mon ſort.
Là, par tous les moyens qu'un vrai regret ſuggère,
Je cherchois, veuve & libre, à fléchir la colère
De l'homme, qui lui ſeul pouvoit calmer mes maux ;
L'amour dans mon déſert m'en forgea de nouveaux,
Il m'offrit des mortels le plus vrai, le plus tendre.....
Des feux que j'inſpirais je ne pus me défendre ;
Mais, notre peu de biens, le beſoin de l'aveu
D'un oncle, encore aigri contre un premier neveu,
Sur l'hymen qu'il m'offrit, ſoutinrent mon courage.
Enfin.....

Madame DE VOLMARE.

L'Amour parla : je connais ſon langage.

EMILIE.

Au-delà de la Mer l'ordre du Souverain
Envoyoit tout ſon corps. Pour exiger ma main

Il me peint ſes malheurs & ſa crainte & ſa flâme ;
Tout l'orgueil dont ce titre échauffera ſon âme :
Envain, balbutiant quelques refus légers,
Je veux de ce projet lui montrer les dangers ;
Ses pleurs.....

Madame DE VOLMARE.

Au fait, que peut la raiſon la meilleure,
Au moment d'un départ, contre un amant qui pleure ?

EMILIE.

Oh ! Vraiment la raiſon, elle était bien pour moi,
Mais l'amour était contre.

Madame DE VOLMARE.

Il reçut votre foi ?

EMILIE.

Avec tout le ſecret que demandait ma crainte,
Et pour que rien alors n'y put porter atteinte,
Il ſortit de l'Autel pour ſuivre ſes drapeaux.

Madame DE VOLMARE.

Sans vous être revus.

EMILIE.

A peine ſes vaiſſeaux
L'éloignaient de nos ports : pardonnant mes offenſes
Vaincu par ſes amis, le temps & mes inſtances
Mon oncle, près de lui, m'appelle ; ſous la loi
Qu'aucun hymen jamais n'engagera ma foi
Pour ſauver les chagrins que le premier lui donne.

Madame DE VOLMARE.

Ah ! la précaution était alors bien bonne.

EMILIE.

J'attendais : ce matin, une lettre m'instruit
Qu'en France, mon mari, par la paix reconduit,
Après quelques moments de séjour dans la terre
D'un parent riche & vieux, qui lui tient lieu de père,
Dans huit jours à Paris, doit-être de retour :
Mon oncle à ce moment y revient à son tour.
J'entrevois le bonheur; point du tout : pour l'année
Dans ce maudit château me voilà confinée,
Et tout espoir me fuit.

Madame DE VOLMARE.

Il n'est donc pas connu ?

EMILIE.

Lui, son nom même ici n'est jamais parvenu.

Madame DE VOLMARE.

En ce cas, au plutôt cherchons à l'introduire.

EMILIE.

Je vous reconnais bien : trouvant sur tout à rire.

Madame DE VOLMARE.

Non, vraiment, je veux voir mon petit cousin, moi :
Il doit-être charmant.

EMILIE.

Vous me glacez d'effroi :
Vous voulez.....

Madame DE VOLMARE.

Quel obstacle ?

EMILIE.

Il en est d'invincibles.

Madame DE VOLMARE.

Pour une femme.

EMILIE.

Ah ! Ciel !

Madame DE VOLMARE.

Voilà nos gens ſenſibles
Forts pour faire une faute, & s'en déſeſpérer,
Morts d'effroi, quand pour eux on veut la réparer.
Je veux qu'il vienne ici.

EMILIE.

Voyez ce qu'il m'en coûte.
Si mon oncle....

Madame DE VOLMARE.

Vraiment, c'eſt bien ſans qu'il s'en doute.

EMILIE.

Comment ?

Madame DE VOLMARE.

Par ſes amis : n'eſt-ce pas leur devoir ?

EMILIE.

Oh ! ils le voudront bien ?

Madame DE VOLMARE.

Nous leur ferons vouloir.
Voilà le nôtre à nous.

EMILIE.

Oui, Monſieur Permaville
Qui, né jaloux de tout & pour lui ſeul utile,
De mon oncle qu'il flatte & qu'il mène aujourd'hui,
Écarte ceux qu'il croit plus aimables que lui ;

Qui de ſon tendre amour m'offrit cent fois l'hommage,
Dès que vous le voudrez, avec ardeur je gage,
Viendra dans le château préſenter mon mari.

Madame DE VOLMARE.

Si je le voulais bien, cela ſeroit ainſi:
Mais le temps preſſe, il faut un moyen plus rapide.

EMILIE.

Prenez Monſieur Merval, mal adroit, intrépide,
Qui ſçait tout, qui fait tout, & fait toujours tout mal.

Madame DE VOLMARE.

Il agit, c'eſt aſſez, le reſte m'eſt égal.

EMILIE.

Bavard.

Madame DE VOLMARE.

Tant-mieux; il dit ce qu'on veut.

EMILIE.

Imbécille.

Vous-même.....

Madame DE VOLMARE.

Je l'ai dit; mais il peut-être utile.
Qu'importe? dans ce monde, avec tout homme, il faut
Eſtimer ce qu'il peut & jamais ce qu'il vaut.
Il vient; vous allez voir comme on traite une affaire.

EMILIE.

Madame de Volmare; ah! Ciel! qu'allez-vous faire?

Madame DE VOLMARE.

Votre bonheur, enfant.

(*Elle l'embraſſe.*)

SCENE II.

EMILIE, Madame DE VOLMARE, MERVAL.

MERVAL.

J'ARRIVE toujours bien.

Madame DE VOLMARE.

C'eſt ce que nous diſions.

MERVAL.

J'étois de l'entretien.

Madame DE VOLMARE.

Nous parlions de vos ſoins ; ſur tout, de votre adreſſe.

MERVAL.

Chez moi, c'eſt habitude.

Madame DE VOLMARE.

Ah ! ah !

MERVAL.

Dès ma jeuneſſe,
J'eus le goût d'être utile, & quand j'agis, d'abord
Je trouve le plus court & le mieux ſans effort.
Auſſi j'oblige avant qu'on le demande même :
Voilà pourquoi je vois que tout le monde m'aime.

EMILIE *à part.*

C'eſt bien voir.

Madame DE VOLMARE.

(*Bas à Emilie.*) (*A Merval.*)
Paix. Sur tout monſieur de Beſſoncour.

MERVAL.

Oh ! lui, ſans me vanter, me doit quelque retour.
Dès qu'il veut quelque choſe, à toute heure il me trouve.
Je ne me défends pas du plaiſir que j'éprouve ;
Il a le cœur ſi bon !

Madame DE VOLMARE.

L'eſprit ſi doux !

MERVAL.

Charmant.
S'il ſe moque de moi, c'eſt toujours ſi gaîment.

Madame DE VOLMARE.

Fait en tout pour le monde.

MERVAL.

Ah ! bien mieux que perſonne,
Opulent, comme il eſt.

Madame DE VOLMARE.

Auſſi, ce qui m'étonne,
C'eſt qu'un Cercle choiſi, je ſuppoſe par vous,
Animant ſa gaîté, multipliant ſes goûts,
De plaiſirs plus nombreux n'occupe pas ſa vie.
Le ſpectacle, à mon gré, le plus digne d'envie,
C'eſt un vieillard aimable & chez lui careſſé.

MERVAL.

Ce que vous dites-là, je l'ai toujours penſé.
Mais dit-on quelque choſe, auſſi-tôt Permaville
Du ſarcaſme, avec vous, prend le rire & le ſtile ;
Amenez-vous quelqu'un, il trouve à vos amis
Quelques défauts toujours pour n'être pas admis.

Pour peu qu'on ait d'eſprit, ſa rigueur eſt extrême;
C'eſt au point que j'ai craint quelquefois pour moi-même.

Madame DE VOLMARE.

Pour vous, Monſieur Merval! tout le monde aura peur.

MERVAL.

Il rend déjà votre oncle & farouche & grondeur.
Bientôt tout ſouffrira de ſon humeur chagrine.

Madame DE VOLMARE.

Voit-on mieux que Monſieur? Vous trompais-je, couſine?

MERVAL.

Il ſerait un moyen pour nous en garantir,
Si l'aimable Emilie y voulait conſentir.

Madame DE VOLMARE.

D'avoir recours à vous elle avait bien envie;
Mais elle eſt ſi timide.

EMILIE.

Achevez, je vous prie;
Que puis-je à tout ceci?

MERVAL.

Quand on eſt comme vous,
Qu'on a le cœur ſenſible & des regards ſi doux,
L'ennui d'un long veuvage eſt lourd pour une femme.

EMILIE.

Que veut-il?

Madame DE VOLMARE.

Mais je crois qu'il a lu dans notre ame.

MERVAL.

MERVAL.

Oh ! je vois juſte.

Madame DE VOLMARE.

Eh bien ?

MERVAL.

En prenant un mari,
De vous & de votre oncle également chéri,
Vous reprenez l'empire ici.

Madame DE VOLMARE.

C'eſt admirable !
Un mari !

MERVAL.

N'eſt-ce pas ? Il faut qu'il ſoit aimable,
Sur-tout vous aimant bien. N'en connaiſſez-vous pas ?

EMILIE.

Mais j'entrevois encor de bien grands embarras.

Madame DE VOLMARE.

Avec lui ? Vous voyez qu'il les fait diſparaître.

MERVAL.

Tout d'un coup.

EMILIE.

Je ſens bien, ſi cela pouvait être...

MERVAL.

Pouvait ! Epouſez-moi, je vous réponds de tout.

EMILIE.

Comment !

Madame DE VOLMARE.

Je n'entends pas.

MERVAL.

L'oncle a pour moi du goût.

Pour elle dès long-temps j'ai l'amour le plus tendre.

Madame DE VOLMARE.

Ah! oui. Vous commencez à vous faire comprendre.

MERVAL.

Je l'épouſe, & tous deux ramenant les plaiſirs,
Exécutons le plan que traçaient vos deſirs.

Madame DE VOLMARE.

En y changeant pourtant quelque petite choſe.

MERVAL.

Qu'à ſon gré librement de tout elle diſpoſe.

EMILIE, *bas à Madame de Volmare.*

Couſine, vous avez joliment réuſſi.

MERVAL.

Mais pourquoi réfléchir? Vous vouliez rendre ici
Tout le monde content; vous en voilà Maîtreſſe.

Madame DE VOLMARE.

Oh! c'eſt que nous ſongions à la défenſe expreſſe
Que mon oncle nous fit de ſuivre un autre choix.

MERVAL.

De peur qu'un étourdi ne vînt comme autrefois
Porter dans ſa maiſon & le trouble & l'orage;
Mais, quand il apprendra que c'eſt un homme ſage,
Qui fait tout ce qu'on veut, d'un eſprit... enfin moi,
Il en ſera charmé comme vous.

Madame DE VOLMARE.

Je le croi.

MERVAL.

D'ailleurs, puiſque c'eſt-là la peur qui vous agite,
De la faire ceſſer occupons-nous bien vîte.

EMILIE.

Quoi donc encor ?

MERVAL.

Je vais le trouver ; finement
Je le preſſentirai ſur notre arrangement.

EMILIE.

Eh, non ; c'eſt trop de ſoin.

MERVAL.

Je n'en ſaurais trop prendre.
Parbleu, je ſens très-bien que c'eſt à moi de rendre
Notre projet facile, & j'y cours de ce pas.
Vous me connaiſſez bien ; ne vous tourmentez pas.
De ce que j'aurai fait je viendrai vous inſtruire.

SCENE III.

EMILIE, Madame DE VOLMARE.

Madame DE VOLMARE, *riant.*

FORT bien.

EMILIE.

Vous en riez.

Madame DE VOLMARE.

Dequoi pourra-t-on rire?

EMILIE.

Prenez-le donc encor pour ſervir mon mari.

Madame DE VOLMARE.

Mais eſt-on comme vous ? Deux hommes ſont ici,
Vous leur tournez la tête.

EMILIE.

Et vous, eſt-ce ſageſſe
De ſouffrir qu'à mon oncle un indiſcret s'adreſſe ?

Madame DE VOLMARE.

Bon ! n'avez-vous pas peur ? Pour le perdre aujourd'hui,
A qui pouvions-nous mieux nous adreſſer qu'à lui ?
Puis à ce mot d'hymen, fâcheux dans notre bouche,
Il accoutumera ſon oreille farouche.
C'eſt toujours un pas fait ; de ce premier effort
Nous aurons le profit, quand il aura le tort.

EMILIE.

Oui, vous avez toujours une manière heureuſe
De voir tout.

Madame DE VOLMARE.

Comme vous, une triſte & fâcheuſe,
Et tout n'en va pas moins.

EMILIE.

Mais j'entends approcher.
Quelqu'un.

Madame DE VOLMARE.

C'eſt un Valet; il a l'air de chercher.

EMILIE.

Je ne le connais pas.

SCENE IV.

EMILIE, WILLIAMS *en Jocquey Anglois*, Madame DE VOLMARE.

Madame DE VOLMARE.

QUE voulez-vous?

WILLIAMS.

Un tame.

Madame DE VOLMARE.

Eh! bien, en voilà deux.

WILLIAMS.

Jé vois; mais ſur mon ame,
Vous mettez diablement du trouble en mon eſprit.
Celle que je viens pour, l'être, à ce qu'on m'a dit,
Avec des yeux bien beaux, une mine jolie.
A laquelle de vous m'adreſſer, je vous prie!

EMILIE.

Comment! Il eſt galant.

Madame DE VOLMARE.

Mais, enfin, dites nous

Son nom?

WILLIAMS.

C'eſt Hémilie.

Madame DE VOLMARE.

Ah! Couſine, c'eſt vous.

EMILIE.

Eh bien, que voulez-vous?

WILLIAMS.

Matame, c'eſt un lettre,

Que mon maître à vous-même il m'a dit dé rémettre.

EMILIE.

Quel eſt-il?

VILLIAMS.

Moi, ſur tout défendu de nommer.

Lé lettre, il le dira.

(*Emilie prend la lettre & ſe trouble.*)

Madame DE VOLMARE. (1)

Qui peut vous allarmer?

EMILIE.

Ah! C'eſt de mon mari! qu'eſt-ce donc qu'il m'annonce?

Madame DE VOLMARE.

Liſez vitè.

WILLIAMS.

Monſieur, il voudroit lé réponſe.

(1) Emilie, Madame de Volmare, Williams.

EMILIE.

Je vous la remettrai dans un petit moment.

WILLIAMS.

Ce Monſieur il attend fort mal patiemment.

EMILIE.

Ah ! ma couſine !

Madame DE VOLMARE.

Eh bien ?

EMILIE.

Jugez de ma triſteſſe....

(*Elle lit.*)

» Ma chère Emilie, n'ayant pas trouvé le parent que » je comptais voir dans ſa terre, je m'achemine vers Paris ; » me voilà au bout de l'avenue du château que vous habi- » tez : ma prudence m'y retient : & je dépêche mon poſ- » tillon, qui eſt un homme ſûr & adroit pour vous en in- » former. S'il étoit poſſible..... mes vœux ſont peut-être » inſenſés ; mais ſongez que depuis un an je ſuis ſéparé de » vous, & qu'on n'aima jamais comme j'aime ma chère & » tendre Emilie. »

Il eſt à cinq cent pas.

Madame DE VOLMARE.

Et nous avons ſans ceſſe
Des amis pour nous ſuivre, & des yeux pour nous voir.
Vous vous perdez.

EMILIE.

Je vais le mettre au déſeſpoir.

Madame DE VOLMARE.

Calmez-le en écrivant. Sur tout soyez bien tendre,
Cela trompe les maux. On pourrait nous surprendre :
Allez, je vais ici garder le postillon :
Si l'on vient, c'est pour moi qu'il est dans la maison.

EMILIE *en s'en allant.*

Ciel ! ne pouvoir qu'écrire !

SCENE V.

Madame DE VOLMARE, WILLIAMS.

Madame DE VOLMARE.

APRÈS un an d'absence
Un époux..... un amant..... à si peu de distance ;
Et rester sans le voir..... Ah ! c'est un peu fâcheux.....
Mais, qui s'opposerait ?..... Ils se verroient bien mieux....
Le moyen est hardi..... l'idée en est bouffonne....
Et tant mieux, les soupçons n'en viendront à personne.....
Écoute, mon ami.

WILLIAMS.

Quoi ?

Madame DE VOLMARE.

Ton Maître est resté
Là-haut dans sa voiture ?

WILLIAMS.

Oh ! point : il s'est jetté

En arrivant dehors, puis grimpé lé montagne,
D'où mé montrer de loin cé maiſon dé campagne;
Là marcher beaucoup fort & de gauche & de droit.

Madame DE VOLMARE.

C'eſt toi qui le mène?

WILLIAMS.

Yes.

Madame DE VOLMARE.

On te dit fort adroit.

WILLIAMS.

Dans les plus forts chemins, moi courir comme un tiaple.

Madame DE VOLMARE.

As-tu jamais verſé?

WILLIAMS.

Moi, Montame, incapable.

Madame DE VOLMARE.

Tant pis. Adroitement, ſans qu'on ſoupçonne rien,
Il faudrait renverſer ta voiture, mais bien.

WILLIAMS.

Mon voiture adrét'ment?

Madame DE VOLMARE.

Oui.

WILLIAMS.

Montame', il veut rire.

Madame DE VOLMARE.

Non, non.

WILLIAMS.

N'entendre pas ce qu'Matame il veut dire.

Madame DE VOLMARE, *tirant ſa bourſe.*

Je vais m'expliquer mieux. Tiens, ces vingt-cinq louis
Sont à toi, ſi tu fais tout ce que je te dis.

WILLIAMS.

Que Matame il répète, & je comprends, je penſe.

Madame DE VOLMARE.

Tu vas rendre à ton Maitre en toute diligence
La lettre qu'il attend; & très-certainement
Il ſera, de la lire, occupé ſeulement.
Tourmente tes chevaux, mène-les de manière
Qu'il vienne un accident qui jette tout par terre.
Sois plus adroit encor, briſe une roue, enfin
Fais qu'il ne puiſſe plus pourſuivre ſon chemin.
Tu le peux.

WILLIAMS.

Fort beaucoup; mais fait-il ça, mon Maître?

Madame DE VOLMARE.

Qu'il ne s'en doute pas.

WILLIAMS.

Il mé pattra.

Madame DE VOLMARE.

Peut-être
Même il le ſaudrait.

WILLIAMS.

Point.

Madame DE VOLMARE.

Crois qu'il s'appaiſera,
Et que lui-même après te récompenſera.

WILLIAMS.

Lui, mé récompenſer auſſi ?

Madame DE VOLMARE.

Je te l'aſſure.

Enfin, veux-tu ma bourſe ?

WILLIAMS.

En jettant ſa voiture ?

Madame DE VOLMARE.

Oui.

WILLIAMS.

Briſant ſa roue ?

Madame DE VOLMARE.

Oui.

WILLIAMS.

Mon Maître il s'ra content ?
Et les vingt-cinq louis ſont à moi, dans l'inſtant,
Vous dites, n'eſt-ce pas ?

Madame DE VOLMARE.

Oui. Tu ſais bien m'entendre.

WILLIAMS.

Jé n'vois pas cé qui peut m'empêcher de les prendre.

Madame DE VOLMARE, *lui donnant la bourſe.*

Je compte donc ſur toi ?

WILLIAMS, *tendant l'autre main.*

Pendant que vous caſſez,
La roue y l'être deux.

Madame DE VOLMARE.

Oh ! une, c'eſt aſſez.

WILLIAMS.

Matame, il n'a qu'à tire.

Madame DE VOLMARE.

A ce que je te donne
J'ajoute une autre loi ; c'eſt que jamais perſonne
Ne ſaura que cela vient de moi.

WILLIAMS.

Tout le mal,
N'ayez pas peur, Matame, il viendra d'la cheval.
C'eſt nous autres com'ça, qui nous ſéfons ſans ceſſe.

Madame DE VOLMARE.

Ton Maître avoit raiſon de vanter ton adreſſe :
Mais la lettre eſt écrite, on vient te l'apporter.
Sois exact & diſcret.

WILLIAMS.

Matame il peut compter.

SCENE VI.

Madame DE VOLMARE, EMILIE, WILLIAMS.

EMILIE, *à Williams, en lui donnant la lettre.*

TIENS, rends cela.

WILLIAMS.

Je vole où Matame il commande.

EMILIE.

Ajoute, mon ami, que je lui recommande
De ſe bien ménager; & toi qui le conduis,
Apporte à le ſervir les ſoins les plus ſuivis;
Ton zèle, ſois-en ſûr, aura ſa récompenſe.

Madame DE VOLMARE.

Elle a raiſon: pour lui redouble de prudence;
Prends bien garde qu'il ſoit hors de tout accident.

WILLIAMS.

Matame, je férai que chacun eſt content.

(*Williams ſort.*)

SCENE VII.

Madame DE VOLMARE, EMILIE.

EMILIE.

QUELLE lettre !

Madame DE VOLMARE.

Peut-être, après l'avoir finie,
Aura-t-il le plaiſir le plus doux de ſa vie.

EMILIE.

Oui, d'ignorer l'inſtant qui doit nous réunir.

Madame DE VOLMARE.

Iviendra.

EMILIE.

Parlez-moi toujours de l'avenir.

Madame DE VOLMARE.

C'eſt qu'il eſt ce qu'on veut, & qu'il rend tout poſſible.
Voyez-y le moment, où ce mari ſenſible
S'offre à vos yeux tremblant de ſurpriſe & d'amour.
Et vous ?...

EMILIE.

Pour augmenter mes ennuis en ce jour,
Des plaiſirs que je perds augmentez donc les charmes,
Cruelle !

Madame DE VOLMARE, *riant.*

Quel bonheur vous promettent ces larmes !

EMILIE.

Mon déſeſpoir vous plaît : je ne puis concevoir...

Madame DE VOLMARE.

Merval revient.

EMILIE.

Je fuis.

Madame DE VOLMARE.

Je vais le recevoir.

(*Emilie ſort.*)

SCENE VIII.

Madame DE VOLMARE, *ſeule.*

VOUS êtes perſonnel, quand il faut être utile.
Ah! non, Monſieur Merval... Je vous rendrai docile,
Les armes de l'eſprit ſont les défauts d'un ſot.

SCENE IX.

Madame DE VOLMARE, MERVAL.

MERVAL.

JE viens d'agir, Madame; &, dès le premier mot,
Beſſoncour ſouriant prenait très-bien la choſe.
Permaville qu'il craint, & que tout indiſpoſe,
S'eſt mis entre nous deux, a voulu tout ſavoir.
Il n'en a pas ri, lui; car mon plan, mon eſpoir,
Il a tranché ſur tout avec une amertume....
Savez-vous ſur l'humeur qui toujours le conſume
Ce que je penſe, moi? C'eſt que notre fâcheux
Pourrait de la couſine être fort amoureux.

Madame DE VOLMARE.

Vous êtes à le voir?

MERVAL.

La choſe eſt donc certaine?

Madame DE VOLMARE.

Pour preuve, il n'en faudrait qu'une pareille ſcène.

MERVAL.

Là, je ne m'y ſuis pas trompé: mais en tout cas,
Je lui pardonne fort; car je ne le crains pas.
Prenant alors un ton de raiſon, de ſageſſe,
Votre oncle a demandé ſi dans ceci ſa nièce

Était

Était pour quelque chose ; & moi, j'ai répondu
Que cet hymen était entre nous convenu.
J'ai bien fait ?

Madame DE VOLMARE.

Comme en tout.

MERVAL.

Car j'ai, par cette adresse,
Si bien sur notre compte éveillé sa tendresse
Qu'il doit se rendre ici pour l'en entretenir :
Mais je ne la vois point, il faut la prévenir.

Madame DE VOLMARE.

Elle vient de sortir.

MERVAL.

Son absence est cruelle ;
Voilà l'affaire en train, & la fin dépend d'elle.

Madame DE VOLMARE.

Oui, de l'aller chercher il faudroit prendre soin.

MERVAL.

Si je sçavais où c'est.....

Madame DE VOLMARE.

Elle n'est pas bien loin.

MERVAL.

Dites-le-moi, j'y cours.

Madame DE VOLMARE.

Votre adresse est connue
Et fonde mon espoir. Allez dans l'avenue

MERVAL.

Bien avant ?

Madame DE VOLMARE.

Tout au bout.

MERVAL.

Cela ſuffit : j'y vais.

Madame DE VOLMARE.

N'allez pas vous tromper.

MERVAL.

Me trompai-je jamais ?

Madame DE VOLMARE.

Cherchez, vous trouverez.

MERVAL.

Bientôt je vous l'amène.

Madame DE VOLMARE.

Et vous nous tirerez d'une bien grande peine.
Voyez juſqu'au chemin.

MERVAL.

Oh ! je l'aurai.

Madame DE VOLMARE.

J'entends
Monſieur de Beſſoncour, ne perdez pas de tems.

MERVAL.

Cela rend ſa préſence encor plus néceſſaire
Gardez-le ici juſqu'à.....

Madame DE VOLMAR.

Bon ! vous n'aviez que faire
De me le dire..... Oui, cours..... Ah ! encore un moment,
Mon aimable Emilie, & ton cœur eſt content.

SCENE X.

PERMAVILLE, M. DE BESSONCOUR, Madame DE VOLMARE.

M. DE BESSONCOUR.

CELA commence t-il ? de demandes pareilles
Va-t-on inceſſamment m'étourdir les oreilles ?
J'avais bien défendu qu'il en fût jamais rien.

PERMAVILLE.

Ils ſont tout deux d'accord !

M. DE BESSONCOUR.

Je l'empêcherai bien.

Madame DE VOLMARE.

Quelque choſe, mon oncle, aujourd'hui vous chagrine ?

M. DE BESSONCOUR.

J'ai cru dans le ſalon trouver votre couſine.

Madame DE VOLMARE.

Elle vient de paſſer dans ſon appartement.

M. DE BESSONCOUR.

Je voudrais lui parler, dites-lui promptement.

Madame DE VOLMARE.

Vous êtes ſi fâché.

M. DE BESSONCOUR.

C'eſt égal, qu'elle vienne.

SCENE XI.

PERMAVILLE, M. DE BESSONCOUR.

M. DE BESSONCOUR.

En m'isolant, j'ai crû me sauver cette scène.
Il faut que ce Merval vienne ici m'alarmer.

PERMAVILLE.

Mais, vraiment, vous croyez qu'elle pourroit l'aimer?

M. DE BESSONCOUR.

Non pas; mais l'épouser: & par ses défauts même
Acquérir aisément ce que toute femme aime.
L'entière indépendance & le plus grand pouvoir.

PERMAVILLE.

Il est sûr que bientôt Merval vous ferait voir
Cet essain d'importuns que Paris voit renaître.

M. DE BESSONCOUR.

Et tous ceux de la Cour ou qui feignent d'en être;
Qui pour singer les Grands gâtent tout ce qu'ils font;
Sçavent tout à vingt-ans, hors les dettes qu'ils ont;
Et dans l'oisiveté qui retrécit leur ames,
S'établissent un nom sur les pleurs de vingt femmes;
Regardent les parents, les oncles, les maris,
Comme des Tréforiers dont l'or fait tout le prix.
Qu'entendrai-je chez moi? Le babil incommode
D'hommes parlant chevaux, de femmes causant mode:

De cinquante étourdis, nommés gens comme il faut,
Qui s'assemblent bien tard pour se quitter bientôt,
Et jugeant par le jeu si la maison est bonne,
Se moquent au souper du maître qui le donne.
Je crains trop cet ennui, c'est le plus cher de tous.

PERMAVILLE.

Et c'est le retrouver qu'unir Merval à vous.
Car enfin, à l'amour que mérite Emilie,
S'il joignoit ces projets que la raison allie,
S'il voyoit dans ces nœuds un titre heureux & doux,
Qui met un ami tendre, encor plus près de vous,
Et qui, multipliant ses moyens de vous plaire,
Assure à vos vieux jours un appui nécessaire;
S'il savait vous créer, en comblant ses desirs,
De nouveaux sentimens & de nouveaux plaisirs,
Riche & sans héritiers, avec un cœur sensible,
Ne pas y consentir, vous serait bien pénible.

M. DE BESSONCOUR.

Je ne le sais que trop : & c'est précisément
Parce que je suis bon, que je fais le méchant.
Faible, comme je suis, si je prends cette entrave,
D'abord je serai maître & puis bientôt esclave.
Eh ! jamais ai-je su me défendre long-tems ?
Ma nièce & son mari m'ont désolé deux ans :
J'ai juré de la fuir dans ma colère extrême,
Eh, bien ! elle est chez moi : ce seroit tout de même.
Pour prévenir l'attaque & parer ce malheur,
Il faut crier bien haut; cela peut faire peur.
Vous souriez !.....

PERMAVILLE.

J'entends.

M. DE BESSONCOUR.

Je vois venir ma nièce.

Je vais faire un beau train.

SCENE XII.

PERMAVILLE, M. DE BESSONCOUR, EMILIE, Madame DE VOLMARE.

M. DE BESSONCOUR.

MALGRÉ votre promeſſe
Vous êtes donc déjà laſſe d'être avec moi,
Madame? eh bien, partez.

EMILIE.

Moi, mon oncle; & pourquoi?

M. DE BESSONCOUR.

Pourquoi! malgré la loi que j'avais prononcée,
Oubliant mes bienfaits & ſa peine paſſée,
Voilà d'un autre choix votre cœur occupé?.....

Madame DE VOLMARE.

Elle! d'un autre choix! On vous a bien trompé.

EMILIE.

Mon oncle, vous aimer, vous conſacrer ma vie,
Reſter ce que je ſuis, voilà ma ſeule envie.

M. DE BESSONCOUR.

Qu'eſt-ce donc que Merval à l'inſtant m'a conté?

Madame DE VOLMARE.

Tout ce qu'il a voulu.

PERMAVILLE.

Je m'en étois douté.
Seroit-il digne, lui, d'un cœur comme le vôtre?

EMILIE.

Je ne veux épouser ni Merval ni tout autre.

M. DE BESSONCOUR.

Parlez-lui donc bien net : car, rempli d'un beau feu,
Il s'est à moi tantôt vanté de votre aveu.
Vous voyez la colère où ce soupçon me jette;
Je vous l'ai toujours dit & je vous le répète,
N'allez pas là-dessus faire le moindre essai;
Car, dès le premier mot, je vous parle très vrai;
Je vous tiens ma parole & de vous me sépare.

EMILIE, *à madame de Volmare.*

Voilà de beaux succès que Merval nous prépare!
Il est plus animé sur ce point que jamais.

Madame DE VOLMARE, *bas à Emilie.*

Ne blâmons point les gens qu'il faut louer après.

M. DE BESSONCOUR.

Si vous me préférez un homme qui vous aime,
Libre à vous, vous pouvez disposer de vous-même.
Mais pour l'avoir ici je n'entends pas raison;
Et votre époux & moi dans la même maison,
Jamais, j'en jure bien, nous ne ferons ensemble.

SCENE XIII.

PERMAVILLE, MERVAL, le Chevalier DISTELLE, M. DE BESSONCOUR, EMILIE, Madame DE VOLMARE.

MERVAL, *amenant le Chevalier & lui montrant monsieur de Bessoncour.*

LE voilà.

EMILIE, *à part.*

C'est lui ! Ciel !

Madame DE VOLMARE, *bas à Emilie.*

Du courage.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je tremble.

MERVAL.

Mon ami, vous voyez un fort brave garçon
Dont j'ai connu jadis le père en garnison ;
Que j'ai trouvé là haut dans la plus grande peine.

EMILIE.

Quoi !

Madame DE VOLMARE.

Paix.

PERMAVILLE.

Il a toujours quelqu'un qu'il nous amène.

M. DE BESSONCOUR.

Mais en effet, Monsieur, me parait fort ému.

MERVAL.

C'eſt qu'il eſt inoui qu'il ne ſoit pas mouiu.
Sa roue eſt en éclats, ſa voiture en canelle.

EMILIE.

Ah ! Dieu !

PERMAVILLE.

C'eſt ſingulier, cette route eſt ſi belle!

LE CHEVALIER.

De l'indiſcrétion que je commets ici
L'excuſe eſt mon malheur, Monſieur, & votre ami.

MERVAL.

D'abord il refuſoit conſtamment de me ſuivre;
Mais on n'a point là-haut de quoi coucher ni vivre;
Je l'ai bien aſſuré qu'il trouverait chez vous
Les ſecours les plus prompts & l'accueil le plus doux.

M. DE BESSONCOUR.

Oui, Monſieur, & c'eſt moi dans cette circonſtance,
Qui dois à mon ami de la reconnoiſſance.

EMILIE.

Monſieur n'eſt pas pas bleſſé ?

MERVAL.

Non, ſans doute, il n'a rien
C'eſt-là, premièrement, comme vous croyez bien,
Ce que j'ai demandé.

LE CHEVALIER.

Lors de mon aventure
J'étois à lire à pied, fort loin de ma voiture.

PERMAVILLE.

L'accident eſt étrange autant qu'il eſt heureux.

MERVAL.

On l'auroit fait exprès, qu'on n'aurait pas fait mieux.
Parbleu, ſi quelque jour je veux briſer la mienne,
Je vous demanderai le Jocquey qui vous mène,
Il s'en acquitte bien.

LE CHEVALIER.

Oui; c'eſt un étourdi.

EMILIE.

Il faut lui pardonner.

Madame DE VOLMARE.

Nous tâcherons ici
De vous faire oublier toute ſa mal-adreſſe.

LE CHEVALIER.

Quelle ſeroit l'humeur qui dans ces lieux ne ceſſe?
D'après ce que j'éprouve & tout ce que je vois,
C'eſt une récompenſe à préſent que je dois.

MERVAL.

Il eſt aimable, au moins.

PERMAVILLE.

Mais, de Monſieur, ſans doute,
Les gens & les chevaux ſont encor ſur la route.

M. DE BESSONCOUR.

Il faudroit y ſonger.

PERMAVILLE, *du ton le plus poli.*

Et tâcher que demain,
Monſieur fût en état de ſuivre ſon chemin.

MERVAL.

Eſt-il preſſé ?

LE CHEVALIER.

Mais, non.

M. DE BESSONCOUR.

Je vais voir qu'on aſſemble
Mes gens : & ſuivez-moi ; nous irons tous enſemble.

LE CHEVALIER.

Mais....

MERVAL.

Je vais avec vous, ce ſera bientôt fait.

PERMAVILLE, *en s'en allant.*

Notre étranger m'a l'air bien jeune & bien diſtrait.

SCENE XIV.

EMILIE, Madame DE VOLMARE.

Madame DE VOLMARE.

MERVAL a-t-il toujours tant de torts que vous dites ?..

EMILIE.

Vraiment de ſes hazards faites-lui des mérites.

Madame DE VOLMARE, *riant.*

Ah ! des hazards pareils, il en a quand on veut.

EMILIE.

Ah ! méchante ! c'eſt vous....

Madame DE VOLMARE.

Vous voyez ce que peut
Un ſot bien employé, ſur-tout par une femme.

EMILIE.

Qui vous réſiſterait ? Tant d'eſprit & tant d'ame !
Mais n'avez-vous pas vu ? Permaville inquiet
Nous dévorait des yeux, & ſoupçonne un ſecret ;
Il va, ſi nous reſtons, le croire davantage.

Madame DE VOLMARE, *riant.*

Si nous les rejoignions, cela ſerait plus ſage,
N'eſt-ce pas ?

EMILIE.

Mais....

Madame DE VOLMARE.

Eh bien ?

EMILIE.

Je crains de me trahir.

Madame DE VOLMARE.

Moi, je ſonge au danger ; ne ſongez qu'au plaiſir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE.

Madame DE VOLMARE.

AH! Monſieur mon couſin, nous aurons du tapage.

LE CHEVALIER.

N'ai-je donc pas été bien tranquille & bien ſage?

Madame DE VOLMARE.

Comme un amant heureux.

LE CHEVALIER.

Quelle méchanceté!
J'ai de moi-même été ſurpris....

Madame DE VOLMARE.

En vérité!
Cet effort nous promet une belle prudence.

LE CHEVALIER.

N'ai-je pas à Merval parlé reconnaiſſance;
A votre oncle, reſpects; à ſon ami, combats?
De tout le monde, enfin, ne m'occupais-je pas
Si ce n'eſt de ma femme?

Madame DE VOLMARE.

Oh ! oui, ſur qui ſans ceſſe
Vos regards ſe portaient avec une tendreſſe
Plus bête.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! voyez; au ſilence réduit,
J'ai mis dans mes regards tout ce que j'ai d'eſprit.

Madame DE VOLMARE.

Deux ou trois fois encore ayez par aventure
De cet eſprit, couſin ; & bientôt, je vous jure,
Et votre femme & vous, vous ſerez loin d'ici.

LE CHEVALIER.

Il faut donc n'y rien dire & n'y rien voir auſſi ?

Madame DE VOLMARE.

Il faut voir les dangers, & ſans humeur attendre
Ma couſine, qui ſeule au Salon doit ſe rendre.

LE CHEVALIER.

Il fallait commencer par là votre leçon....
Je la verrai. Dieux !... Seule !...

Madame DE VOLMARE.

Étourdi ! la raiſon....

LE CHEVALIER.

J'en ai depuis un an.

Madame DE VOLMARE.

En un jour, indocile,
Perdez-en donc le fruit.

LE CHEVALIER.

Non, l'eſpoir rend tranquille.
L'amour qu'on tyranniſe eſt ſouvent mal-à-droit:
Mais mon bonheur eſt ſûr; comptez ſur mon ſang-froid.

Madame DE VOLMARE.

Il eſt peint dans vos yeux, vos diſcours, votre geſte;
En pourrais-je douter? Reſtez là.

LE CHEVALIER.

Que je reſte!
Là! ſeul, long-temps encor!

Madame DE VOLMARE.

Mais elle va venir.
Si cela vous plaît mieux, vous pouvez en ſortir.

LE CHEVALIER.

Allons, vous le voulez; m'en faut-il davantage?
Je reſte, & ne dis mot.

Madame DE VOLMARE.

Vous devenez trop ſage.

LE CHEVALIER.

Vous voyez?...

Madame DE VOLMARE.

Oui, je vois comment je dois agir.

SCENE II.

LE CHEVALIER, *seul.*

BON! elle rit de moi. D'honneur, c'eſt un plaiſir
De voir ces gens ſenſés, qui, dans leur paix profonde,
Prennent leur cœur pour règle, & jugent tout le monde.
On eſt ſûr avec eux d'avoir toujours des torts.
Oh! que je voudrais bien voir tous ces eſprits-forts
Pris d'une paſſion bien conditionnée,
Par la peine & l'abſence encore aiguillonnée,
Et les entendre alors.... Quelqu'un vient.... C'eſt Merval.
Un importun déjà: ne me voilà pas mal.

SCENE III.

LE CHEVALIER, MERVAL.

MERVAL.

Ah! c'eſt vous! Chevalier. Seul?

LE CHEVALIER.

Je ſais me ſuffire.

MERVAL.

Tant mieux, nous cauſerons; j'en ai long à vous dire.

LE CHEVALIER, *à part.*

(*Haut.*)

Ah! me voilà perdu. Dans un autre moment,
Je vous écouterais avec empreſſement:
Mais c'eſt que j'attendais....

MERVAL.

Eh bien! c'eſt à merveille.
Je viens attendre auſſi quelqu'un ſur qui je veille:
Nous pouvons être enſemble, & c'eſt nous arranger.

LE CHEVALIER, *feignant de s'en aller.*

Je vais....

MERVAL.

Si vous ſortez, vous pouvez m'obliger.

LE CHEVALIER, *à part.*

Quel homme! pour le fuir, on ne ſait quel tour prendre.

MERVAL.

Ce monde eſt un échange, & tout eſt de s'entendre :
Tantôt dans vos malheurs je vous ai bien ſervi.

LE CHEVALIER.

Mieux que je n'eſpérais.

MERVAL.

Servez-moi donc auſſi.

LE CHEVALIER.

Oh ! mon Dieu, dans l'inſtant : parlez, dites-moi vîte ;
Je vole.....

MERVAL.

Quelle ardeur !.....

LE CHEVALIER.

Oh ! c'eſt pour être quitte.

MERVAL

Trop bon : mais calmez-vous, & reſtons-là nous deux.
Car ſans nous déplacer vous m'obligerez mieux.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel !

MERVAL.

Votre œil attentif obſervait Emilie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Où veut-il en venir ?

MERVAL.

Vous la trouvez jolie ?

LE CHEVALIER.

Sa couſine a l'œil vif & le ſourire fin.

MERVAL.

Mais ſon air de bonté cache un eſprit malin.
Bien fou qui s'y fieroit. Egale, douce & bonne
Sans efforts Emilie à ſon cœur s'abandonne.
Sa couſine fait rire : elle, il faut l'adorer.
Ne le trouvez-vous pas ?

LE CHEVALIER, *à part.*

Veut-il me pénétrer ?

MERVAL.

A quoi rêvez vous donc ?

LE CHEVALIER.

Je n'ai parlé qu'à l'autre.

MERVAL.

Emilie a toujours l'eſprit qu'il faut au vôtre.

LE CHEVALIER.

Vraiment, vous en parlez avec une chaleur.....

MERVAL.

Telle qu'elle l'inſpire & qu'elle eſt dans mon cœur.

LE CHEVALIER.

Vous l'aimez ?

MERVAL.

Comme un fou. Mon aveu vous étonne ?
Mon amitié.....

LE CHEVALIER.

Je ſens la preuve qu'il m'en donne.

MERVAL.

Auſſi j'attends vos ſoins.

LE CHEVALIER.

Sur ce point là ?

MERVAL.

Beaucoup.
Vous voyez bien qu'il faut que je vous dise tout.

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un a des droits à cette confidence,
Je puis vous assurer que c'est moi.

MERVAL.

Je le pense.

LE CHEVALIER.

Sans doute. Et vos amours, comment vont-ils ?

MERVAL.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

Bien !

MERVAL.

Tout est entre nous d'accord ; je lui conviens.

LE CHEVALIER.

D'accord ! C'est fort heureux.

MERVAL.

Vous en voyez ma joie.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez donc y croire ?

MERVAL

Il faut bien que j'y croie ;
Car je vais l'épouser.

LE CHEVALIER.

Vous allez l'épouſer?
Ah! ce mot là ſuffit pour me tranquilliſer.

MERVAL.

Il eſt bien quelqu'obſtacle.

LE CHEVALIER.

Oui, cela pourrait être.

MERVAL.

Mais faible, & que bientôt j'aurai fait diſparoître.

LE CHEVALIER.

Ce ſera bien à vous.

MERVAL.

C'eſt le conſentement
De l'oncle. Avec le tems je l'aurai ſûrement:
Il m'aime tout-à-fait.

LE CHEVALIER.

Je le conçois ſans peine.

MERVAL.

Pour terminer l'affaire & la rendre certaine,
Elle m'avait tantôt vers ſon oncle envoyé:
Il m'a ſouri d'abord; mais il m'a rudoyé
Tout-à-l'heure en rentrant, d'une forte manière.
Je viens voir quels efforts à nous deux il faut faire.

LE CHEVALIER.

C'eſt au mieux.

MERVAL.

Vous voyez qu'il faut abſolument
Que je lui parle ſeul, & cela promptement.

LE CHEVALIER.

Oui.

MERVAL.

Pour qui que ce ſoit ne s'ouvre cette porte :
Mais je me fixe ici, juſqu'à ce qu'elle ſorte,
Et j'attrape au paſſage un moment d'entretien.

LE CHEVALIER.

Moi, je m'en irai donc ?

MERVAL.

Vraiment, j'y compte bien,
Vous êtes mon ami. Mais ce qui me chifonne,
C'eſt monſieur Permaville & ſa triſte perſonne,
Que l'on trouve par tout, & qui toujours, toujours
Étourdit Emilie avec ſes plats amours.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Permaville auſſi l'aime ?

MERVAL.

L'aime à la rage.

LE CHEVALIER, *à part.*

Et de deux.

MERVAL.

Son amour eſt comme lui, ſauvage,
Humoriſte, grondeur, & jaloux à tel point
Qu'il eſt ſans ceſſe au guet & ne vous quitte point.
Vous ne pouvez jamais ou rien dire ou rien faire,
Que mon fâcheux n'arrive, alors il faut ſe taire.

LE CHEVALIER.

Un fâcheux, c'eſt gênant.

MERVAL.

Je vous laiſſe à penſer :
Auſſi j'eſpère en vous pour m'en débarraſſer.

LE CHEVALIER.

Ce ſont donc là les ſoins qu'il faut que je vous rende !

MERVAL.

Amuſez l'importun.

LE CHEVALIER.

Moi !

MERVAL.

Je ne vous demande
Qu'un ſeul petit quart-d'heure.

LE CHEVALIER.

Ah ! j'entens, dans ces lieux ;
Tandis que librement s'épancheront vos feux,
Pour ſervir votre amour & vous laiſſer près d'elle,
Dehors, tranquillement, je ferai ſentinelle ?
Il eſt gai.

MERVAL.

C'eſt aiſé.

LE CHEVALIER.

Pas pour moi : car, vraiment,
Si pour m'en délivrer j'avais quelque talent,
Dès long-temps, croyez moi, j'en aurais fait uſage.

MERVAL.

On les fait promener, on parle argent, voyage.....
Eh ! bien ; ne vient-il pas ! je vous l'avais bien dit.
Vous ſavez où j'en ſuis, vous avez de l'eſprit :

Quand ici vous verrez arriver Emilie,
Emmenez-le dehors.

LE CHEVALIER, *d'un ton d'ironie & d'impatience.*

Oui.

MERVAL.

Je vous remercie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Au lieu d'un, maintenant j'en ai deux contre moi.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, MERVAL, PERMAVILLE.

PERMAVILLE, *dans le fond du théâtre.*

DÉCIDONS Emilie..... Ah ! qu'eſt-ce que je voi ?.....
Ils étaient à cauſer ; un peu de patience.
Ils ſortiront ſans doute.

MERVAL, *au Chevalier.*

Il faut que je commence ;
Vous me ſeconderez. Je vais imaginer
Quelque prétexte adroit pour l'y déterminer.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je garde le ſalon ; ſi quelqu'un l'abandonne
Ce ne ſera pas moi.

PERMAVILLE.

Pour une fin d'automne

La foirée eſt bien belle, il faut en convenir;
On ſe promenerait avec un vrai plaiſir.

LE CHEVALIER.

Que n'en jouiſſez-vous ?

MERVAL, *au Chevalier.*

Fort bien.

PERMAVILLE.

Depuis une heure
Je cours & fuis ſi las. (*Il s'aſſied.*) Vous permettez ?

LE CHEVALIER, *à part.*

Demeure
Juſqu'à demain matin.

MERVAL, *au Chevalier.*

Il s'aſſied.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le bourreau !
(*A Merval.*)
Je le vois bien.

MERVAL.

D'ailleurs, ce ſéjour eſt ſi beau!
La maiſon, les jardins, l'aſpect qui les décore....

PERMAVILLE.

Oui, peut-être Monſieur ne connaît pas encore
Tout cela; c'eſt charmant.

MERVAL.

Je lui diſais auſſi.

LE CHEVALIER.

J'ai bien remarqué tout en arrivant ici,

MERVAL.

De votre appartement je lui vantais la vue :
Oh ! mais c'eſt qu'elle eſt là riche & d'une étendue....
Vous devriez, Monſieur, l'y mener pour la voir.

LE CHEVALIER.

Non, non; c'eſt déranger....

PERMAVILLE.

Il eſt trop tard ce ſoir:
Il faut, pour en juger, le plus grand jour.

LE CHEVALIER.

Sans doute :
Et le premier plaiſir, après dix jours de route,
C'eſt le repos.

(*Il s'aſſied.*)

MERVAL, *au Chevalier.*

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

J'en uſe comme vous.

MERVAL, *au Chevalier.*

Comment, ſi vous reſtez, le congédierons-nous ?

PERMAVILLE, *bas.*

J'ai l'air de trop ici : ce n'eſt pas moi qu'on chaſſe.

LE CHEVALIER, *à part.*

Nous verrons de nous trois qui cédera la place.

MERVAL, *bas au Chevalier.*

Parlez donc.

LE CHEVALIER, *bas à Merval.*

Parlez, vous : moi, j'ai pris mon parti.

MERVAL, *bas au Chevalier.*

Enfin....

LE CHEVALIER, *bas à Merval.*

Je ſortirai quand il ſera ſorti.

MERVAL, *à part.*

Fort bien, d'aucun des deux je ne puis me défaire.
(*Haut.*)
Notre ami Beſſoncour eſt de cette manière
Reſté ſeul.

PERMAVILLE.

J'ignore où; je viens l'attendre ici.

LE CHEVALIER.

Pour attendre, en effet, l'endroit eſt bien choiſi.

PERMAVILLE, *à part.*

Merval a des projets, & l'on cherche à m'exclure!
Meſſieurs, vous partirez avant moi, je vous jure.
(*Il ſe lève.*)

MERVAL, *au Chevalier.*

Il ſe lève.

LE CHEVALIER, *à Merval.*

Voyons.

PERMAVILLE, *prenant un métier à tapiſſerie.*

Achevons ce bouquet.

LE CHEVALIER, *bas.*

Pas mal.

MERVAL, *au Chevalier.*

Voilà mon homme établi tout-à-fait.

PERMAVILLE, *travaillant.*

Cauſez, je vous ſuivrai tout comme à l'ordinaire;
Cet ouvrage léger occupe ſans diſtraire.

LE CHEVALIER, *prenant un livre.*

Le titre de ce livre eſt fort intéreſſant,
Je vais le parcourir : moi, j'écoute en liſant.

MERVAL.

Ah! les charmants plaiſirs que ceux de la campagne!

LE CHEVALIER.

Et cette liberté qui ſur-tout l'accompagne.

PERMAVILLE.

On travaille.

LE CHEVALIER.

On y lit.

PERMAVILLE.

Chacun n'a qu'à vouloir.

MERVAL.

Il me ſemble qu'auſſi je peux fort bien m'aſſeoir.

(*Il s'aſſied.*)

LE CHEVALIER, *à part.*

On m'y tuera plutôt.

PERMAVILLE, *à part.*

Au moins je pourrai nuire.

MERVAL, *à part.*

Attendons du moment comme il faut me conduire.

SCENE V.

LE CHEVALIER, Madame DEVOLMARE, MERVAL, PERMAVILLE.

Madame DE VOLMARE, *de la Couliſſe.*

NON, non.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas elle.

PERMAVILLE.

On vient.

Madame DE VOLMARE.

Quoi ? là tous trois !
Aſſis ſans vous parler ! je vous gêne, je crois.

MERVAL.

Non. L'un a travaillé : l'autre s'eſt mis à lire,
Et moi, je me ſuis mis.....

Madame DE VOLMARE.

A penſer ſans rien dire.
Je vous reconnais bien.

LE CHEVALIER *à madame de Volmare.*

Elle ne viendra pas ?

Madame DE VOLMARE.

Que dit Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Comment !

Madame DE VOLMARE.

Oui, vous parliez tout bas.

LE CHEVALIER, *troublé.*
(*à part.*)

Je parlais sans penser. La voilà qui me gronde.

PERMAVILLE.

La nuit dans le Château ramène tout le monde;
J'attendais au retour Monsieur votre oncle ici.

Madame DE VOLMARE.

Mon oncle !

MERVAL.

Moi, de même.

Madame DE VOLMARE, *au Chevalier.*

Et vous, Monsieur, aussi !
A l'air que vous aviez aisément on soupçonne
Que vous attendiez tous & la même personne.

PERMAVILLE.

Mais puisque le hasard vous présente à nos yeux,
Il ne pouvait jamais nous dédommager mieux.

Madame DE VOLMARE.

J'ai donc bien fait d'avoir, quoi qu'elle s'en chagrine,
Refusé constamment de suivre ma cousine.

MERVAL.

Elle ! n'est-elle pas dans son appartement ?

Madame DE VOLMARE.

J'y serais avec elle.

PERMAVILLE.

Eh ! mais, dans ce moment
La nuit vient.

MERVAL.

Où va-t-'elle ?

Madame DE VOLMARE.

A ſa place ordinaire ;
Donnant la fin du jour aux ſoins de ſa volière.

MERVAL, *à part.*

Bon.

PERMAVILLE, *à part.*

Eſt-ce un rendez-vous ?

Madame DE VOLMARE.

Tout trouble ce ſéjour.
D'un ménage nouveau qu'avoit formé l'amour
Deux jaloux ſont venus interrompre le charme ;
Il faut les éloigner, prévenir le vacarme ;
Elle m'a propoſé, pour l'aider, d'aller là ;
Mais moi je ne m'entens en rien à tout cela.

MERVAL.

C'eſt pourtant bien aiſé.

PERMAVILLE.

Beaucoup moins qu'on ne penſe :
Car, il en eſt plus d'un, dont la perſévérance,
Trompe tous les efforts & qui réſiſte à tout :
Il faudrait le tuer pour en venir à bout.

LE CHEVALIER.

Monſieur a bien raiſon.

MERVAL.

Quand on a de la tête.....

PERMAVILLE, *moitié bas.*

Rien n'eſt plus obſtiné que l'amour d'une bête.

Madame DE VOLMARE.

Jugez, quand ils ſont deux.

MERVAL.

Votre oncle ne vient pas;
Quelle raiſon encor peut retenir ſes pas?

Madame DE VOLMARE.

Je l'ai vu dans ſa ferme.

MERVAL.

Ah! oui. Je me rappelle
Qu'il a fait ce matin de grands projets pour elle,
Et qu'il m'avoit prié de m'y trouver ce ſoir.

Madame DE VOLMARE.

Et là tranquillement, vous venez vous aſſeoir.

MERVAL.

J'y cours. Mon Dieu, ſans vous, quel oubli j'allais faire!

SCENE VI.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE, PERMAVILLE.

PERMAVILLE, *à part.*

C'EST fin : tout eſt d'accord. Il court à la volière ;
Mais il n'y ſera pas long-temps encor ſans moi.

Madame DE VOLMARE.

Ce Merval aime bien mon oncle.

PERMAVILLE.

Je le voi.

Madame DE VOLMARE.

Quand il faut obliger, il ſert avec un zèle....
Un ſeul mot lui ſuffit.

PERMAVILLE, *avec ironie.*

Quand on le lui rappelle.
(*A part.*)
La couſine le ſert.

LE CHEVALIER, *à Madame de Volmare.*

Pouſſez-le donc dehors.

Madame DE VOLMARE.

Il s'en ira tout ſeul, il ne faut pas d'efforts.

PERMAVILLE.

Puiſqu'ainſi diſperſé chacun va, ce me ſemble
Retarder quelque temps l'inſtant qui nous raſſemble
De cette liberté je m'en vais profiter.

Madame DE VOLMARE.

Comment! Et vous auſſi, vous allez nous quitter?

LE CHEVALIER, *bas à Madame de Volmare.*

Parbleu, laiſſez-le faire.

Madame DE VOLMARE.

Oh! je ne puis permettre.

PERMAVILLE.

Vous n'êtes pas ſeule.

Madame DE VOLMARE.

Oui, mais enfin....

PERMAVILLE.

Une lettre....

Madame DE VOLMARE.

Vous l'écrirez demain.

LE CHEVALIER.

Mais, c'eſt gêner Monſieur.

PERMAVILLE, *à part.*

Elle veut m'arrêter, c'eſt clair.

Madame DE VOLMARE.

J'ai de l'humeur,

On s'ennuie avec moi; car chacun me le prouve.

PERMAVILLE.

Pour jouïr encor mieux du bonheur qu'on y trouve,
De tout ſoin importun je vole m'affranchir,
Et me rendre bientôt tout entier au plaiſir.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE.

Madame DE VOLMARE.

NON.... Il eſt déjà loin.

LE CHEVALIER.

Vous avez bien, j'eſpère,
Fait pour l'en empêcher tout ce qu'il fallait faire.

Madame DE VOLMARE.

Eh! ne craigniez-vous pas qu'il reſtât? Pauvre eſprit!
Des efforts que j'ai feints s'augmentait ſon dépit.
Notre importun parti, le jaloux devait ſuivre:
C'eſt ainſi qu'un fâcheux d'un autre vous délivre.

LE CHEVALIER.

O femme! devant vous je reſte proſterné;
Que le plus fin de nous près de vous eſt borné!
Et la volière encor, gageons que je devine....

Madame DE VOLMARE.

Vous allez juſques-là?

LE CHEVALIER, *avec tranſport.*

Trop aimable couſine!
Incomparable amie!

Madame DE VOLMARE.

Eh! là, là, doucement.

LE CHEVALIER.

Mon Emilie?

Madame DE VOLMARE.

Ici ſera dans un moment.
Jouïſſez du bonheur qu'à tous deux il ménage :
Mais n'allez pas d'un mot détruire mon ouvrage.

LE CHEVALIER.

Vous me craignez toujours : à qui, de bonne-foi,
C'eſt-il dans l'Univers plus important qu'à moi ?

Madame DE VOLMARE.

Oui, mais beaucoup d'amour, de jeuneſſe & d'abſence,
Voilà trois ennemis bien fort pour la prudence.

LE CHEVALIER.

La mienne y ſuffira.

Madame DE VOLMARE.

Vous voyez : ce ſallon
Offre mille dangers, s'il ôte le ſoupçon ;
Chacun y peut venir. Songez....

LE CHEVALIER.

Songez vous-même
Qu'un temps heureux ſe perd ; que je l'attends, je l'aime ;
Que, jouet de l'eſpoir, mon cœur n'eſt plus à lui,
Et que de moi l'amour vous répond aujourd'hui.

Madame DE VOLMARE.

Voilà chaſſer les gens d'une manière étrange ;
Vous allez voir, Monſieur, comme un ami ſe venge.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, *seul.*

JOURS trop longs aux regrets, à souffrir employés,
Que par ce moment-ci vous êtes bien payés!
Du souvenir du mal le bien s'accroît encore.

SCENE IX.

(*Il fait nuit.*)

EMILIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH! c'est elle. Emilie! ah! vous, vous que j'adore,
Après tant de tourments, enfin, je vous revois.
Ces serments que ma main vous traça tant de fois,
Ma bouche, libre enfin, peut vous les faire entendre.

EMILIE.

Je tremble, mon ami. Si l'on vient nous surprendre....

LE CHEVALIER.

Eh quoi! pour le bonheur, nous n'aurons pas un jour!
L'amitié sous sa garde a mis ici l'amour.
Respirons à la fin. Depuis cette journée,
Où l'hymen à la vôtre a joint ma destinée,

Quel prix ai-je trouvé de la plus vive ardeur ?
Un exil & des jours comptés par la douleur.
Quel terme à tant d'ennuis faut-il donc que j'eſpère ?

EMILIE.

Je l'ignore.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt-là, lorſque tout m'eſt contraire,
L'eſpoir qu'à mes chagrins offre votre pitié.
L'amour oſe & veut moins que ne fait l'amitié.

EMILIE.

Vous ſavez ſi mon cœur à vos larmes réſiſte :
Un ſeul mot nous condamne au deſtin le plus triſte ;
N'importe, ce ſecret vous cauſe tant d'ennuis ;
Je vous rends vos ſerments, dites tout, je vous ſuis.

LE CHEVALIER.

Non, commande à mon ſort & règle mon abſence ;
Garde, ſi tu le veux, un éternel ſilence ;
Sois heureuſe & tranquile, & je ne m'en plains pas.
Ma chère, quel effort, quel ſacrifice, hélas !
Coûte, quand ton bonheur en eſt la récompenſe.

SCENE X.

M. DE BESSONCOUR, EMILIE, LE CHEVALIER.

M. DE BESSONCOUR, *à part, dans le fond du Théâtre.*

On parle vivement.... C'eſt un amant, je penſe,
Voyons.

LE CHEVALIER.

Ton cœur ſoupire.

M. DE BESSONCOUR.

Ah! c'eſt notre étranger!
Quoi? Déjà!

LE CHEVALIER.

De mes maux ceſſe de t'affliger.
Laiſſe-m'en tout le poids; ne ſens que mon ivreſſe.

M. DE BESSONCOUR, *s'approchant un peu.*

Je ne reconnais pas à qui cela s'adreſſe.

LE CHEVALIER.

Ah! ne livre ton cœur qu'à des tranſports ſi doux
Qu'éprouve, en te voyant, un amant, un époux.

M. DE BESSONCOUR.

Un époux! avançons.

LE CHEVALIER.

Quel charme porte à l'ame.

Ce titre, quand l'amour le prononce.... Ah! ma femme.

(*Il lui baise la main.*)

M. DE BESSONCOUR.

Sa femme!... Je veux voir.

(*Il heurte une chaise.*)

EMILIE, *fuyant.*

Quelqu'un.... c'est fait de nous.

(*Le Chevalier la suit.*)

SCENE XI.

M. DE BESSONCOUR, *seul.*

SA femme! je ne puis retenir mon courroux.
On me joue à ce point! Quoi! c'est à l'instant même
Que contre tout mari ma colère est extrême,
Que l'on m'en amène un!... Mais laquelle était là?
Malheur à la coupable! Holà? quelqu'un, holà?

SCENE XII.

M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE, VALETS *apportant de la lumière.*

M. DE BESSONCOUR.

AH! c'eſt vous?

PERMAVILLE.

Qu'avez-vous à crier de la ſorte?

M. DE BESSONCOUR.

Oh! j'en ai grand ſujet: la fureur me tranſporte.

PERMAVILLE.

Et pourquoi? qu'a-t-on fait?

M. DE BESSONCOUR.

Ce Chevalier charmant,
Que l'on amène ici, dont on plaint l'accident,
Savez-vous ce que c'eſt, avec ſes politeſſes?

PERMAVILLE.

Non: quoi donc?

M. DE BESSONCOUR.

Le mari de l'une de mes nièces.

PERMAVILLE.

Le mari!

M. DE BESSONCOUR.

Très-mari.

PERMAVILLE.

Qui vous a dit cela?

M. DE BESSONCOUR.

Moi, qui viens de l'entendre, & tout-à-l'heure là,

La nuit ſur les objets répandait quelque doute,
J'entre; j'entends parler très-vivement; j'écoute:
Seul avec une femme & d'un ton attendri,
Ce Monſieur Chevalier s'expliquait en mari.

PERMAVILLE.

Et cette femme?...

M. DE BESSONCOUR.

Au bruit que j'ai fait eſt partie:
J'ai cru pourtant au cri reconnaître Emilie.

PERMAVILLE.

Emilie! Elle aurait un époux! Ah! grands Dieux!

M. DE BESSONCOUR.

N'eſt-ce pas révoltant? Qu'en dites-vous?

PERMAVILLE.

Affreux!

M. DE BESSONCOUR.

Merval, qui va chercher ſon mari, le préſente,
Lorſqu'à la lui donner il veut que je conſente!
L'entendez-vous?

PERMAVILLE.

Qui diable entend cet homme-là?

M. DE BESSONCOUR.

Eſt-une erreur, un jeu? Qu'eſt-ce donc que cela?

PERMAVILLE.

Ce qu'il fait & fera toujours quoiqu'on lui diſe.

M. DE BESSONCOUR.

Il vient avec cet air....

PERMAVILLE.

Qu'a toujours la ſotiſe.

SCENE XIII.

MERVAL, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR.

Eh bien! Monsieur, encor venez-vous, par plaisir,
De nous chercher quelqu'un?

MERVAL.

Je suis las de courir,
Et de chercher par-tout, pour ne trouver personne.

PERMAVILLE.

C'est fâcheux: car toujours le succès vous couronne.

M. DE BESSONCOUR.

Vous devez, par exemple, être content de vous
Aujourd'hui?

MERVAL.

Mais pas trop.

M. DE BESSONCOUR.

Réunir deux époux,
Servir leurs feux secrets, vraiment peut-on mieux faire?

MERVAL.

Que peut signifier cette ironie amère?

M. DE BESSONCOUR.

Que votre Chevalier, ce passant malheureux,
Et qui reçut de vous des soins si généreux,
Est l'époux de ma nièce.

PERMAVILLE.

Oui, l'époux d'Emilie.

MERVAL.

D'Emilie ! allons donc : quelle eſt cette folie ?

PERMAVILLE.

Monſieur les a ſurpris, & le fait eſt certain.

MERVAL.

Emilie !

M. DE BESSONCOUR.

Oui, c'eſt elle, ou ſa couſine enfin :
Car je ne puis, au vrai, bien affirmer laquelle.

MERVAL.

Allez dans le jardin : vous verrez ſi c'eſt elle.

M. DE BESSONCOUR.

Quoi ?

MERVAL.

Je viens d'y trouver en grand particulier
Madame de Volmare avec le Chevalier.

M. DE BESSONCOUR.

Je ne pardonne pas plus à l'une qu'à l'autre.

PERMAVILLE.

Elle, prendre un mari ! quelle erreur eſt la vôtre ?
Avec le cœur, l'eſprit & la tête qu'elle a.

MERVAL.

Le cœur, l'eſprit, ce ſont de beaux témoins, ceux-là,
Bien conſéquents ſur-tout. Des faits ; voilà mes preuves.
Tantôt, ſur le chemin laquelle de nos veuves
M'a bien vîte envoyé ?... Depuis qu'il eſt venu,
Qui d'elles d'eux toujours l'a ſeul entretenu ?...
Qui là laiſſâmes-nous avec lui, tête-à-tête ?...
Madame de Volmare. Ah ! je ne ſuis pas bête.

PERMAVILLE.

Vous avez bien raiſon de le dire, ma foi.

MERVAL.

Rapprochez tous les faits, vous verrez comme moi.

PERMAVILLE.

Mais la voix était bien.....

M. DE BESSONCOUR.

Oui, celle d'Emilie.

Mais, l'une ou l'autre enfin, elle ſera punie.
Je veux que le galant d'abord parte aujourd'hui.

PERMAVILLE.

Lui ! bien.

M. DE BESSONCOUR.

J'y vais mettre ordre ; & ce ſoir avec lui,
Puiſque mon amitié, mes ſoins, rien ne la flate,
Puiſqu'elle m'a trompé, qu'il emmène une ingrate.
(*Il ſort.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, Madame DE VOLMARE, LE CHEVALIER.

Madame DE VOLMARE.

EH ! bien douter de vous, c'était donc une offenſe.

LE CHEVALIER.

Je ſuis un malheureux.

Madame DE VOLMARE.

Jugeant votre prudence
Je cours chercher mon oncle & l'arrêter chez lui.
En rentrant du jardin, il paſſe par ici,
Et vous ne voyez rien.

LE CHEVALIER.

Eh ! Je ne voyais qu'elle ;
Que j'aime, que je perds, que ma faute cruelle
Prive d'un protecteur que rien ne peut fléchir.
Je ſens trop à quel point vous devez me haïr.

EMILIE.

Vous haïr ! mon ami ! vous avez pû le craindre ?

Madame DE VOLMARE.

N'êtes-vous pas déjà tous deux aſſez à plaindre !

Pourquoi charger vos maux du poids de la douleur ?
En égarant l'esprit, elle flétrit le cœur.

LE CHEVALIER.

S'il restait quelqu'espoir dans ce moment d'orage....

Madame DE VOLMARE.

Tout finit.

LE CHEVALIER.

Mais voyez : qu'avons nous ?

Madame DE VOLMARE.

Le courage
Et moi : conservez l'un ; & l'autre, j'en réponds.

EMILIE.

Ah ! mon amie !

LE CHEVALIER.

Hélas !

Madame DE VOLMARE.

Plus de larmes, voyons :
Tout ceci, c'est ma faute.

EMILIE.

Ah ! la chose....

Madame DE VOLMARE.

Est très-sûre.
Si je ne l'avais pas, en brisant sa voiture,
Forcé de s'arrêter & de venir ici,
Nous n'en serions pas tous au point où nous voici.

LE CHEVALIER.

Otez donc à mon cœur le remord qui l'accable,
Charmante femme ! Oh ! oui : vous seule êtes coupable.

Madame DE VOLMARE.

Non : je suis la premiere : il faut mettre nos torts
En commun tous les trois, ainsi que nos efforts.

LE CHEVALIER.

Ce que j'ai fait....

Madame DE VOLMARE.

Est fait. Voyons ce qu'il faut faire.
Mon oncle est vif, mais bon.

LE CHEVALIER.

Au moins si sa colère
Me laissait d'un seul jour espérer le délai !
Mais, tombant à ses pieds j'ai fait un vain essai
Et voulu par mes pleurs toucher son cœur sensible :
Hélas ! au premier mot encor plus inflexible
Il m'a fermé la bouche avec une rigueur.....

Madame DE VOLMARE.

Qui n'est pas toute à lui, j'en connais bien l'auteur.
Vous seriez moins coupable, elle étant moins jolie :
Mais vos ennemis, grace aux charmes d'Emilie,
Sont un oncle amoureux de son autorité,
Qu'irritent deux jaloux, qu'a joués ma gaité.
Ainsi c'est le tems seul qui permet l'espérance.
Maintenant vos devoirs sont dans l'obéissance.
Partez.

LE CHEVALIER.

Auprès de lui que nous restera-t-il ?

Madame DE VOLMARE.

Un cœur qui, plus que vous, souffre de votre exil ;

Une

Une amie, une sœur dont toujours la fortune
Quelque soit l'avenir vous deviendra commune.

EMILIE.

Vous créez des plaisirs même au sein des tourmens.

Madame DE VOLMARE.

Sur-tout, fuyez mon oncle en ces premiers momens.
Il se croit offensé : c'est en vain qu'on l'implore,
Le cœur s'aigrit de tout, quand l'orgueil parle encore.
On vient : séparez-vous. Vous êtes malheureux
Et trop faibles ensemble : attendez-moi tous deux.

EMILIE, *en s'en allant.*

Disposez de mon sort ; à vous je le confie.

Madame DE VOLMARE.

Vous me verrez bien-tôt.

LE CHEVALIER, *voulant suivre Emilie.*

Ma chère & tendre amie !

Madame DE VOLMARE, *les séparant.*

Mais sortez donc, on entre.

LE CHEVALIER.

Ah ! grands Dieux !

Madame DE VOLMARE.

C'est Merval.

SCENE II.

MERVAL, Madame DEVOLMARE.

MERVAL.

ENCORE eux ! C'eſt trop clair : ne nous voilà pas mal :
Vous vous accoutumez ſans doute au tête-à-tête.
Vous en aurez le tems : car le départ s'apprête,
Et l'oncle vient de tout arranger pour le mieux.

Madame DE VOLMARE.

Vous, connoiſſant l'amour, les pleurs d'un malheureux
Peuvent-ils vous donner une gaîté pareille !

MERVAL.

Prêchez-moi la pitié, vous ; je vous le conſeille,
Après les jolis tours que vous m'avez joués ;
Riant des ſentiments que j'avais avoués,
Quand vous m'avez tantôt pour ce Monſieur, ſans doute,
Fait courir leſtement juſqu'à la grande route,
Vous faiſais-je pitié ? Me plaignez-vous ce ſoir,
Quand plus maligne encor vous m'avez, pour le voir,
Écarté du ſalon avec une autre ruſe.

Madame DE VOLMARE.

M'auriez vous autrement obéi ?

MERVAL.

Belle excuſe !
Pourquoi m'en faiſiez-vous un ſecret ?

Madame DE VOLMARE.

Comme à tous.

MERVAL.

Je vous ai dit le mien.

Madame DE VOLMARE.

C'eſt qu'il était à vous.

MERVAL.

Il vous touchait aſſez pour en être maitreſſe.
Vous avez fait miracle avec votre fineſſe ;
Votre oncle furieux ne peut ſe contenir :
Permaville l'aigrit & l'excite à punir ;
Et quand d'effroi par vous la maiſon eſt remplie,
Vous laiſſez de vos torts ſoupçonner Emilie.

Madame DE VOLMARE.

Soupçonner !

MERVAL.

Oui vraiment : n'ont-ils pas ſur un cri
Jugé que d'Emilie il était le mari.

Madame DE VOLMARE.

J'ai crû que c'était ſûr.

MERVAL.

Pour me donner le change
Sur l'erreur de la nuit, que votre eſprit s'arrange.
Vous pouvez bien tromper l'oncle & notre jaloux ;
Mais, moi, je ſuis bien ſûr, oui.....

Madame DE VOLMARE.

Qu'il eſt mon époux ?

MERVAL.

Niez-le par haſard.

Madame DE VOLMARE, *à part.*

L'eſpoir naît dans mon âme.

(*Haut.*)

Ainſi, vous aſſurer qu'Emilie eſt ſa femme ?....

MERVAL.

Ce ſerait me donner une preuve de plus.
Vos pièges, vos détours me ſont trop bien connus,
Et tous ceux d'aujourd'hui l'amour ſeul les inſpire.

Madame DE VOLMARE.

Allons, puiſque c'eſt moi, puiſqu'il faut vous le dire,
Oſerais-je à préſent vous demander, Monſieur,
Qui vous donne à me nuire une ſi belle ardeur ?

MERVAL.

Je ſuis votre jouet !

Madame DE VOLMARE.

Unie à ce que j'aime,
Je veux le voir, & trouve une rigueur extrême.
L'adreſſe pouvait ſeule écarter le danger,
J'ai voulu me ſervir, & non vous outrager !

MERVAL.

Vous ne m'en vouliez pas ?

Madame DE VOLMARE.

Vous auriez fait de même.

MERVAL.

Je ſais que preſque tout eſt permis quand on aime.

Madame DE VOLMARE.

Et vous vous emportez ?

MERVAL.

Ma foi, que voulez-vous ?
Moi, j'ai crié bien fort, parce qu'ils criaient tous.

Madame DE VOLMAR.

Et voilà tout le mal : car, ſi quelqu'ami ſage,
Aux éclats de mon oncle oppoſant le courage,
Eût attaqué ſon cœur; dans ces nouveaux liens,
Eût ſçu lui faire voir une ſource de biens,
Le bonheur, les plaiſirs que par ſon indulgence
Sa vieilleſſe obtenait de la reconnaiſſance,
Nous étions tous heureux.

MERVAL.

C'eſt aſſez vrai, cela.

Madame DE VOLMARE.

Vous-même....

MERVAL.

Oui, je devais être cet ami là :
Mais tout diſait d'abord que c'était Emilie,
Et ce n'eſt pas, ma foi, pour ſon rival qu'on prie.

Madame DE VOLMARE.

Vous voilà raſſuré ſur la rivalité.

MERVAL.

J'aurais d'autant mieux fait, que d'un oncle irrité
Sur ce premier hymen obtenant le ſuffrage,
Rien ne s'élevait plus contre mon mariage,
Je gagnais deux amis, j'ôtais tout embarras.

Madame DE VOLMARE.

Ah ! de votre intérêt je ne vous parle pas.

MERVAL.

C'eſt beaucoup cependant. Un même eſpoir nous lie.
Ecoutez, faites-moi le mari d'Emilie,
Et je vais m'employer pour vous faire accorder.....

Madame DE VOLMARE.

C'eſt elle & non pas moi qu'il faudrait décider.

MERVAL.

Elle le voudra bien.

Madame DE VOLMARE.

Eh bien, qu'elle y conſente,
Et mes ſoins ſont à vous.

MERVAL.

Ah! vous êtes charmante....
Permaville pourtant....

Madame DE VOLMARE.

Ne l'épouſera pas,
Soyez en ſûr.

MERVAL.

Vraiment.

Madame DE VOLMARE.

J'en réponds.

MERVAL.

En ce cas....
Mais le voilà qui rêve?

Madame DE VOLMARE.

Il vient.

MERVAL.

Pour notre affaire,
Savez-vous avec lui ce qu'il nous faudrait faire?

Madame DE VOLMARE.

Quoi donc?

MERVAL.

Ici notre homme a le plus grand crédit.

Il aime, & ſon erreur a cauſé ſon dépit.
Rendez libre Emilie, & faites qu'il eſpère;
Il parlera pour vous, vous aurez grace entière.

Madame DE VOLMARE.

Fort bien: mais c'eſt tromper.

MERVAL.

Quel ſcrupule avez-vous?

Madame DE VOLMARE.

Il n'en faut point avoir?

MERVAL.

Attraper un jaloux,
Un méchant qui nous nuit, que ſon intérêt pouſſe;
C'eſt juſtice.

Madame DE VOLMARE.

Vraiment!

MERVAL.

Et c'eſt bien la plus douce.

Madame DE VOLMARE.

Malin, reprochez-moi mes ruſes de tantôt;
Vous en avez bien plus.

MERVAL.

On en a quand il faut.
Je ſors: aſſurez-vous des ſoins de Permaville,
Je vous réponds des miens, & d'un ſuccès facile.

SCENE III.

Madame DE VOLMARE, *seule.*

AH! Messieurs les amants, que vous voilà bien tous!
Prêchant les procédés que vous craignez pour vous.

SCENE IV.

Madame DE VOLMARE, PERMAVILLE.

Madame DE VOLMARE.

MAIS voici l'autre; allons, donnons-nous l'air coupable.

PERMAVILLE, *à part.*

Je veux ne pas le croire & le soupçon m'accable.
Je vois l'une des deux, tâchons de m'éclaircir:
(*Haut.*)
Qui seule dans ces lieux peut donc vous retenir?

Madame DE VOLMARE.

L'espoir, qu'y laisse un oncle à ma douleur mortelle,
De le voir, le fléchir.

PERMAVILLE, *à part.*

Quel ton triste! C'est elle.....
(*Haut.*)
Pour affaire chez lui votre oncle est retiré.

Madame DE VOLMARE.

A la même colère est-il toujours livré?

PERMAVILLE.

En eſt-il de plus juſte ? Avec autant d'étude
Joignit-on plus de ruſe à plus d'ingratitude ?
Il n'a qu'un ſeul deſir ; peut-on l'offenſer mieux ?
En ſecret mariée !

Madame DE VOLMARE.

Oui, le crime eſt affreux ;
J'en conviens avec vous.

PERMAVILLE, *à part.*

Eh ! mais, quand on l'accuſe,
Un coupable toujours ſçait trouver une excuſe.
C'eſt l'autre.

Madame DE VOLMARE.

Mais du tort rapprochez le malheur.
Sans reſſources, ſans biens, en proie à la douleur,
Rejettés & proſcrits par le meilleur des hommes ;
Voyez pour l'avenir dans quel état nous ſommes.

PERMAVILLE.

Nous ſommes ! Que vous fait le ſort de deux Epoux ?

Madame DE VOLMARE.

Comment !

PERMAVILLE.

Vous en parlez comme ſi c'étoit vous.

Madame DE VOLMARE.

Il le faut bien, hélas !

PERMAVILLE, *vivement.*

Ce n'eſt pas Emilie ?

Madame DE VOLMARE.

Elle ou moi, c'eſt toujours.....

PERMAVILLE.

Une grande folie,

Je le ſçais ; mais enfin, pour vous conduire ainſi,
Peut-être vous aviez une raiſon auſſi ?

Madame DE VOLMARE.

Une ſeule ; l'Amour.

PERMAVILLE.

Oh ! c'eſt bien la plus forte.

Madame DE VOLMARE.

Que votre cœur prononce, à lui je m'en rapporte.
Objet de tous vos vœux, ſi quelque femme un jour,
Je ſuppoſe Emilie, offroit à votre amour
Un bonheur auſſi doux, ſous la loi du myſtère ;
Le refuſeriez-vous ? Parlez, ſoyez ſincère.

PERMAVILLE.

Oh ! Beſſoncour bientôt couronnerait nos vœux.

Madame DE VOLMARE.

A quel titre ? Par lui ; ſi l'un de ſes neveux
Eſt ainſi maltraité, que peut eſpérer l'autre ?

PERMAVILLE.

Tout ; car j'ai ſon ſecret ſur mon ſort & le vôtre.
Tout ce bruit n'eſt au fait que pour vous faire peur.

Madame DE VOLMARE.

Comment donc !

PERMAVILLE.

L'indulgence eſt au fond de ſon cœur.

Madame DE VOLMARE.

Ah ! que me dites-vous ?

PERMAVILLE.

Ce qu'il m'a dit lui-même.

Madame DE VOLMARE, *à part.*

Ils seront donc heureux !

PERMAVILLE.

Quoiqu'au fond il vous aime,
Son cœur, plein du passé, redoute votre choix ;
Il craint qu'un neveu jeune, abusant de ses droits,
Et voulant tout régler sur les goûts de son âge,
N'apporte un jour chez lui le trouble & l'esclavage.

Madame DE VOLMARE.

Ah ! s'il étoit connu de vous comme de moi,
Qu'aisément vous pourriez dissiper cet effroi.

PERMAVILLE.

Mais, oui ; son air engage & son maintien rassure.

Madame DE VOLMARE.

N'est-ce pas ?

PERMAVILLE.

Si son ame est comme sa figure
Il doit mettre par-tout le bonheur & la paix.

Madame DE VOLMARE.

Ce qu'ont vos jugements, c'est qu'ils sont toujours vrais.

PERMAVILLE.

Son âge, quel est-il ?

Madame DE VOLMARE.

Mais à-peu-près le nôtre.

PERMAVILLE.

Cela seroit fort bien.

Madame DE VOLMARE.

Un goût comme le vôtre,
Détestant le grand monde, & vivant pour son cœur.

PERMAVILLE.

Mais vous m'intéreſſez : même goût, même humeur ;
Rien de notre union n'altéreroit les charmes.

Madame DE VOLMARE.

Oui, mon oncle, en plaiſirs, d'un mot change nos larmes.

PERMAVILLE.

Eh ! bien, il faut l'avoir : réuniſſons nos droits ;
Par les pleurs, la raiſon, attaquons-le à la fois ;
Tout ſeul contre ſon cœur, ſes amis & ſa niece,
Combattra-t-il long-temps, comptez ſur ſa foibleſſe.

Madame DE VOLMARE.

Ah ! que vous m'enchantez !

PERMAVILLE.

Mais plaiſir pour plaiſir.
Vous heureux, aidez-moi tous à le devenir.

Madame DE VOLMARE.

Eh ! comment, s'il vous plaît ?

PERMAVILLE.

Par l'hymen d'Emilie.

Madame DE VOLMARE.

Vous en demandez plus que ne peut une amie.

PERMAVILLE.

Du moins, parlez pour moi.

Madame DE VOLMARE.

Je m'y peux engager.

PERMAVILLE.

Pour exclure Merval daignez me protéger.

Madame DE VOLMARE.

Mon oncle, dans ſon cœur tantôt vous a fait lire ;

Moi, j'ai lu dans celui d'Emilie ; & puis dire,
Que sûrement Merval ne l'épousera pas.

PERMAVILLE.

Vous me rendez l'espoir ; & je vais de ce pas,
Pour vous rendre la paix, mettre tout en usage.

Madame DE VOLMARE.

J'entends mon oncle.

PERMAVILLE.

Allons, Madame, du courage,
Et nous l'emporterons.

SCENE V.

MERVAL, Madame DE VOLMARE, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR, *en entrant, à Merval.*

NON, qu'ils partent ce soir :
Ils m'ont trompé tous deux, je ne veux plus les voir.....
(*A Madame de Volmare.*)
Madame, c'est donc vous qui, bravant ma défense,
Voulez m'embarrasser d'un homme qui m'offense ?
Suivez-le, puisque seul ce Monsieur vous convient.

Madame DE VOLMARE.

Mon oncle !

M. DE BESSONCOUR, *lui remettant un porte-feuille.*

Allez : voilà ce qui vous appartient.

Madame DE VOLMARE.

A moi !

M. DE BESSONCOUR.

Prenez : je ſçais quelle eſt votre fortune ;
Que le Chevalier ſert, & n'en poſſede aucune.
A d'éternels beſoins vous ſeriez condamnés,
Vous ne les craindrez plus avec cela : prenez ;
Mais laiſſez-moi tranquille.

Madame DE VOLMARE.

Homme trop reſpectable,
Vous me comblez de biens en me croyant coupable.

M. DE BESSONCOUR.

Vous l'êtes, & beaucoup : je le ſçais ; mais mon cœur
Deſire ſon repos & non votre malheur.

Madame DE VOLMARE.

En eſt-il de plus grands que ceux de vous déplaire ;
De vivre loin de vous, à votre ame étrangère ?

M. DE BESSONCOUR.

Vous euſſiez, le penſant, agi différemment.

MERVAL.

Le pouvaient-ils au fait ? Parlons ſincèrement.
On ne peut être franc avec ceux qu'on redoute.

M. DE BESSONCOUR.

J'ai tort.

MERVAL.

Mais écoutez.....

M. DE BESSONCOUR.

Que faut-il que j'écoute ?
Depuis une heure au moins que vous parlez pour eux,
Vous n'avez fait, Monſieur, que m'aigrir un peu mieux.

Madame DE VOLMARE.

Mon oncle, je conçois quel courroux vous anime.

Après tant de bontés une faute eſt un crime ;
Mais d'un Juge ſévère écartez la rigueur,
N'écoutez que l'arrêt que dicte votre cœur :
Ce cœur ſi bon, pour qui voir des heureux, en faire,
Eſt, depuis qu'il reſpire, un plaiſir néceſſaire.
Importuné des pleurs que vous feriez couler....

M. DE BESSONCOUR.

Je n'ai qu'un mot : envain vous voulez m'ébranler.

Madame DE VOLMARE.

Repouſſant de vos bras votre triſte famille....

M. DE BESSONCOUR.

Il me reſte une nièce, elle ſera ma fille.

Madame DE VOLMARE.

Vous perdez la plus tendre, & ſur qui vos bienfaits
Vont rendre tous vos droits plus ſacrés que jamais :
Le regret, malgré vous, vous atteindra loin d'elle.
Un mot, & vous verrez votre nièce fidelle,
A vous complaire en tout inſtruiſant ſon époux,
Vous rendre le bonheur qu'elle tiendra de vous ;
Un neveu doux, ſoumis, dont la reconnaiſſance
Va d'un père ſur lui vous donner la puiſſance.
Vous rendez tout heureux, nos maux ſont effacés,
Et c'eſt un cœur de plus que vous aſſerviſſez.

M. DE BESSONCOUR.

Oh ! oui : ſur l'avenir le paſſé rend tranquille ;
L'un & l'autre m'apprend comme il ſera docile.

PERMAVILLE.

Allons, mon bon ami, c'eſt d'un trop long courroux
Fatiguer votre cœur contr'eux & contre vous,

Sans doute, ils ont des torts, mais l'amour les leur donne;
Il en a tous les jours de plus grands qu'on pardonne.

M. DE BESSONCOUR.

Vous me parlez pour eux, vous, qui dans ce moment
Accusiez la lenteur de mon ressentiment!

PERMAVILLE.

Oui, ne voyant que vous, exagérant l'offense,
J'ai d'un premier transport suivi la violence:
Mais un peu de justice & de réflexion,
Leur amour & l'excès de la punition,
Enfin ce que j'ai vu, ce que m'a dit Madame,
D'un sentiment plus juste a pénétré mon ame.
Imitez-moi.

M. DE BESSONCOUR.

Non, non.

Madame DE VOLMARE.

Mon oncle.

PERMAVILLE.

Mon ami.

MERVAL.

Monsieur.

M. DE BESSONCOUR, *à part.*

Que je m'en veux!

Madame DE VOLMARE.

Vous êtes attendri.

PERMAVILLE.

Je connais le motif qui vous rend si sévère;
D'une fausse terreur repoussez la chimère.
Maître de votre sort, vos goûts feront leurs loix;

Votre

Votre repos, leur bien; & dociles par choix,
L'amour fera pour vous ce que faiſait la crainte.

Madame DE VOLMARE.

Jamais, je vous le jure, aucun ſujet de plainte....

MERVAL.

Nous ſommes leurs garants.

Madame DE VOLMARE.

Je tombe à vos genoux.

MERVAL.

Pardonnez.

PERMAVILLE.

Votre cœur vous le dit plus que nous,
Cédez.

M. DE BESSONCOUR.

Contr'eux toujours vous deviez me défendre,
Et vous me trahiſſez, ami fidèle & tendre?

PERMAVILE.

Je vous ſers, je vous force à faire des heureux.

M. DE BESSONCOUR.

Puiſque contre moi ſeul tout le monde eſt pour eux,
Il faut ſur la raiſon que l'amitié l'emporte.
Je m'en repentirai, c'eſt certain: mais n'importe.
Reſtez.

PERMAVILLE.

Bien, mon ami.

Madame DE VOLMARE.

Le Chevalier auſſi?

M. DE BESSONCOUR.

Se peut-il autrement? puiſqu'il eſt le mari,
Punir l'un maintenant, ce ſerait punir l'autre.

MERVAL, *à part.*

Bon ! Ce premier succès est le garant du nôtre.

M. DE BESSONCOUR.

Qu'on le fasse venir.

Madame DE VOLMARE.

Moi-même, dans son cœur
Je vole ramener le calme & le bonheur ;
Le conduire à vos pieds, & mériter sa grace....

M. DE BESSONCOUR.

Non, plus de ce mot-là : qu'il vienne, qu'il m'embrasse :
En pardonnant les torts, j'en perds le souvenir ;
Empêchez-le, du moins de jamais revenir.

Madame DE VOLMARE.

Allons sècher les pleurs de la pauvre Emilie.

SCENE VI.

MERVAL, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR.

Je ne prononce plus de sermens de ma vie.
Dans le fond de mon cœur j'avais bien fait le vœu
Que jamais près de moi ne vivrait un neveu ;
Le voilà bien rempli !

PERMAVILLE.

D'une façon plus sage :
En lui, tout vous convient, le nom, l'état & l'âge.

MERVAL.

Moi, depuis son berceau je l'ai toujours connu

Bon fils, meilleur ami, cité pour sa vertu.
Qui le combat l'estime, & qui le connaît l'aime :
Vous n'auriez pû jamais mieux choisir pour-vous même.

PERMAVILLE.

Pour des maux incertains perdrez-vous de vrais biens ?
Un cœur comme le vôtre a besoin de liens.

M. DE BESSONCOUR.

C'est par eux que de nous on abuse sans cesse.
Vous verrez quelle suite aura cette faiblesse ?

PERMAVILLE.

Quoi !

M. DE BESSONCOUR.

Celle-ci tranquille, Emilie à son tour
Viendra de vœux pareils me tourmenter un jour ;
Qu'aurai-je à lui répondre ?

PERMAVILLE.

Oui. Pourquoi vous débattre ?
Au lieu de deux heureux vous en aurez fait quatre.

M. DE BESSONCOUR.

Et je paierai pour eux.

MERVAL.

Non : tout dépend du choix.
Faites-en un pour elle, & croyez....

M. DE BESSONCOUR.

Je la vois.

SCENE VII.

MERVAL, EMILIE, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

EMILIE, *se précipitant aux pieds de son oncle.*

MON oncle, se peut-il ?.... vos genoux que j'embrasse.

M. DE BESSONCOUR.

Avez-vous aussi, vous, à me demander grace ?

EMILIE.

Non ; non : puisqu'elle est faite, & qu'enfin un époux
Peut à jamais.

PERMAVILLE.

Madame ; eh ! mais, ce n'est pas vous.

MERVAL.

C'est unique, à quel point l'amitié vous égare.

EMILIE.

Serait-ce un vain espoir ? Madame de Volmare....

M. DE BESSONCOUR.

Vous avez fait comme elle !..... Eh ! bien l'avais-je dit ?
Il me pleut des neveux.

MERVAL.

Remettez votre esprit.

EMILIE.

N'avez-vous pas promis, qu'embellissant ma vie,
Vous adopteriez l'homme à qui l'hymen me lie ?

M. DE BESSONCOUR.

A vous ! Quest-ce ceci ? de qui me parlez-vous ?

EMILIE.

Du Chevalier.

PERMAVILLE.

Comment !

MERVAL.

De lui ?

EMILIE.

De mon époux.

MERVAL.

Votre époux ! c'eſt un jeu.

PERMAVILLE.

Parlez-vous vrai, Madame ?

M. DE BESSONCOUR.

Mais à chaque minute il change donc de femme ?
C'était votre couſine, & c'eſt vous maintenant ?

PERMAVILLE, (*à part*).

Vous verrez qu'on m'aura joué comme un enfant.

MERVAL.

A quoi bon cette feinte ? allons, c'eſt aſſez rire.

EMILIE.

Mais non; je ne ris point.

MERVAL.

Je ne ſais plus qu'en dire.

M. DE BESSONCOUR.

Qui de vous eſt ſa femme, à la fin ?

SCENE VIII & dernière.

MERVAL, EMILIE, LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

LE CHEVALIER.

LA voilà.

MERVAL.

Emilie!

PERMAVILLE.

Emilie!

Madame DE VOLMARE.

Oui: c'eſt bien celle-là.

LE CHEVALIER.

L'amour depuis un an a formé notre chaîne;
Condamnés au ſecret, à l'abſence, à la peine,
Nous n'avions du deſtin connu que le courroux:
Mais, vous nous pardonnez, tout eſt bonheur pour nous.

M. DE BESSONCOUR

En arrivant ici, vous étiez mariée?

Madame DE VOLMARE.

Quand vous la pardonnez la faute eſt oubliée;
Vous l'avez dit.

M. DE BESSONCOUR.

Mais, vous, dites moi-donc auſſi,
Ce que décidément vous êtes dans ceci?

LE CHEVALIER.

Oh ! la plus noble amie.

EMILIE.

Et la sœur la plus chère.

Madame DE VOLMARE.

Qui vous connaissant bien, ait de votre colère
Reçu les premiers traits, épuisé tous les feux
Pour ne plus leur laisser que vos bontés pour eux.
C'est toujours votre nièce à qui vous faites grace :
Vos amis permettront qu'elle prenne ma place.

EMILIE.

Croyez qu'à vous aimer, vous obéir toujours,
Et mon époux & moi consacrerons nos jours.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon cœur.....

M. DE BESSONCOUR.

C'est fort bien ; si l'on change la femme
Le mari ne l'est pas ; & toujours dans son ame
Sont les mêmes vertus que vous me vantiez tous.

LE CHEVALIER.

Ces Messieurs.

M. DE BESSONCOUR.

Tous les deux m'ont répondu de vous.

PERMAVILLE.

C'est ce monsieur Merval....

MERVAL, *à part.*

Ah ! la double friponne !

M. DE BESSONCOUR.

Près-d'elle aimez-un peu l'oncle qui vous la donne.

LE CHEVALIER.

Mes jours seront à vous.

Madame DE VOLMARE.

Tout vous le garantit;

Ces Messieurs vous diront.....

MERVAL.

Oh ! rien : nous avons dit

Tout ce qu'il en fallait.

PERMAVILLE, *à part.*

Oui, pour être bien dupe.

M. DE BESSONCUR.

Allons changer les soins dont pour vous on s'occupe.
Vos voyages, je crois, sont finis.

LE CHEVALIER.

A jamais,

Puisque près d'elle & vous m'ont fixé vos bienfaits.

M. DE BESSONCOUR.

Venez : dans ce moment c'est jouer de fortune
D'en être, sur les deux, au moins quitte pour une.

Fin du troisième & dernier Acte.

Lu & approuvé pour la représentation & pour l'impression, ce 6 Mars 1786. SUARD.

Vu l'approbation, permis de représenter & d'imprimer. A Paris, ce 6 Mars 1786. *DE CROSNE.*

Conforme à l'Original, ce 27 Avril 1786.
DE LAPORTE, *Secrétaire de la Comédie Française.*

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande, N°. 64.

PQ 1977 D45M3
Desfaucherets, Jean Louis
Brousse
Le mariage secret

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY